



UNIVERSITE PARIS-SORBONNE (PARIS IV)

UFR D'HISTOIRE DE L'ART ET D'ARCHEOLOGIE

Année universitaire 2013-2014



Le harnachement du cheval au Japon

TOME 1

Heidelinde HUPFER

Mémoire de Master – I – Archéologie du Japon

sous la direction de M. Antoine Gournay



La selle ôtée

Nue et froide m'apparaît

La croupe du cheval.

Kawahigashi HEKIGODO (1873-1973)

Remerciements

Je souhaite tout d'abord adresser ma reconnaissance à M. Antoine Gournay, directeur de recherche de mon étude, professeur et Maître de conférences à l'Université de Paris-Sorbonne, spécialiste en art et archéologie de l'Extrême-Orient ; sans qui ce mémoire n'aurait pu avoir lieu. Je tiens à le remercier pour ses conseils et remarques constructives pour mon étude.

J'en profite également pour adresser ma gratitude à Mlle Émilie Blanc, spécialisée dans la conservation et la restauration des peintures de chevalet et objets polychromes occidentaux et asiatiques. Elle m'a beaucoup aidée grâce à ses recherches sur les armures de chevaux au Japon et m'a apporté des conseils judicieux.

Je remercie Mme Hélène Bayou, conservatrice au musée national des arts asiatiques Guimet, qui m'a accordé de son temps afin de m'informer au mieux sur les collections disponibles en rapport avec mon sujet. Ma reconnaissance va également aux conservateurs et directeurs des établissements où il m'a été permis de consulter les ouvrages littéraires, à savoir essentiellement la BULAC, l'INHA, la BNF et la bibliothèque du Musée national des arts asiatiques Guimet.

Je remercie beaucoup M. Sébastien Sallé, en Magistère M1 Communication & Formation Interculturelle et stagiaire au service communication de l'INALCO, pour ses traductions justes et rapides.

Je tiens enfin à remercier chaleureusement mes parents, mes sœurs et amis qui m'ont soutenue moralement et notamment pour leur temps passé à la relecture ; ainsi qu'Anne-Marie et Stéphane Angelier, du club hippique Du Petit Tertre, à Soisy-sur-École (Essonne), pour leurs connaissances et les ouvrages bibliographiques prêtés.

Introduction

Le cheval de selle est maintenant relégué à des fonctions d'apparat, de loisirs ou de sport. Cependant dans le passé il a joué un rôle déterminant dans la production (élevage), la guerre, le transport des personnes et des biens.

L'art équestre au Japon est singulier car il a été fortement influencé, à ses débuts, par les pratiques équestres venues d'Asie continentale mais il a su se développer de manière autonome au profit d'équipements plus sobres et plus fonctionnels.

L'art équestre pourrait être appréhendé sous différents angles tels l'évolution de la position à cheval, la production, le dressage ou le commerce des chevaux. Néanmoins l'équipement technique, que ce soit en termes de réalisation technique ou de représentation, semble permettre une recherche plus riche et aboutie.

Cette étude des réalisations techniques pour la monte n'est pas seulement une analyse d'objets, c'est en outre l'occasion d'appréhender le contexte d'utilisation ; notamment la problématique du rapport entre le cheval et la personne qui le monte, la façon dont le contact est mis en place : au regard du confort pour la monture et pour le cavalier, mais également à des fins de contrôle du cheval que ce soit pour le faire avancer, le diriger et l'arrêter. Ces derniers points sont également liés au dressage, un aspect que nous n'aborderons pas avec l'étude de l'équipement.

Démarche

Nous tenterons dans cette étude de montrer dans quelles conditions, par quels moyens les japonais ont développé l'équipement du cheval utilisé pour la monte, voir dans quelle mesure cet équipement du cheval est différent ou similaire aux usages à la fois sur le continent asiatique, mais aussi parfois en Europe pour les mêmes périodes.

Le harnachement du cheval pour la monte au Japon a été peu étudié d'un point de vue archéologique. En effet, les belles pièces, comme les selles laquées, ont pu être étudiées sous l'aspect artistique, pour leur décor, l'art de la laque, la finesse de leur taille. Pourtant, nous trouvons peu de textes (en langues occidentales) sur leurs utilisations : la manière dont il était employé, les contextes... Sans doute le sujet a-t-il été traité dans des ouvrages japonais, cependant mes connaissances dans cette langue ne m'ont pas encore permis de pouvoir trouver ces informations.

Cette étude avait au départ pour ambition d'explorer l'ensemble du harnachement du cheval destiné à la monte. Toutefois pour différentes raisons nous ne nous intéresserons, pour le moment, qu'à un nombre limité de ces pièces afin d'argumenter notre travail. En effet, d'une part les pièces choisies l'ont été car elles sont celles le plus accessibles de par leur publications sur différents supports, mais aussi par leur conservation : par exemple, les selles ont à la fois un rôle essentiel au sein d'un harnachement ; leur composition et leur richesse ont joué un rôle important pour leur préservation au fil du temps. D'autres éléments n'ont, en revanche, pas été aussi bien conservés et n'ont pas fait l'objet de publication particulière : telle la sangle ventrale, qui même si elle est essentielle

pour maintenir une selle sur le dos d'un cheval, s'use plus rapidement, se remplace aisément et ne présente pas de richesse visuelle.

Les ouvrages matériels étudiés, étant régulièrement de mêmes types, paraîtront répétitifs, se ressemblant entre eux puisqu'ils sont issus d'un même schéma pour répondre à l'objectif général de la monte à cheval. C'est justement sur cette discipline, qu'est la monte, que nous allons travailler. Grâce au matériel observé et à ses subtilités, nous espérons trouver et distinguer différents types d'utilisation pour la monte, et donc différentes façons de monter. Par exemple, en occident, nous pourrions voir différents types de montes à travers une selle commune et une selle d'amazone, et ce serait flagrant. Pour notre étude au Japon, il n'y aura pas de différences aussi marquées que les fourches des selles d'amazones en Europe, mais les subtilités des selles japonaises, ainsi que les autres éléments de harnachement, n'en sont pas moins pleines d'enseignements.

La monte étant un terme récurrent dans cette étude, il nous semble important de l'expliquer dès maintenant. Dans le cadre de notre travail, il s'agira à la fois de monter à cheval mais aussi de la technique de la conduite et du contrôle du cheval sous l'action de l'homme qui se trouve dessus. Nous nommerons également l'action de la monte par le terme équitation dans le sens du mot latin *equitare* « aller à cheval » qui ne se limite pas, comme de nos jours, à un simple loisir. Cette discipline qui réunit deux espèces biologiques différentes, l'être humain et l'équidé, demande un matériel spécifique, le harnachement. Ce que nous nommons harnachement est l'ensemble de l'équipement servant à harnacher un cheval pour qu'un homme puisse le monter. Par cette étude, nous verrons l'impact de l'équipement développé par l'homme pour pouvoir pratiquer la monte.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, le matériel étudié ne représente qu'une infime partie du harnachement japonais élaboré pour la monte. En effet, au sein de pièces conservées de nos jours nous en choisissons délibérément certains types. Cependant celles-ci ne représentent qu'une petite partie de la production qui a dû être confectionnée pour l'équipement du cheval au Japon : beaucoup de pièces de moins bonne facture n'ont pas dû faire l'objet de conservation et sont donc perdues, d'autres, tellement utilisées ont dû être détériorées au point de disparaître. Il faut donc être conscient que nous ne pouvons pas, ni ne souhaitons montrer la totalité de l'univers de l'équitation japonaise seulement à partir de quelques selles, étriers ou harnais.

Afin de mieux comprendre le harnachement dans son ensemble, malgré les manques, nous aurons parfois recours à des représentations imagiers, estampes, ronde-bosse... Mais exploiter l'art pour la compréhension ne va pas de soi. Il faut compter avec la liberté de l'artiste, ses difficultés, et ce qui ne lui est pas nécessaire de représenter. Figurer l'intérieur de la bouche du cheval pour voir son mors ne lui est pas indispensable. De même, il lui est plus essentiel de voir le cavalier assis sur sa selle et non la structure de la selle elle-même. Cela nous donnera également l'occasion d'explorer des aspects que le matériel seul ne nous montre pas. À moins de faire de l'archéologie expérimentale, nous ne pouvons pas nous représenter la position à cheval d'un cavalier ; le témoignage imagier, lui, nous révèle cette position, avec la prudence qu'il faut accorder à ces témoignages.

CHAPITRE 1

OBJET DE L'ETUDE ET SON

CONTEXTE

Ce chapitre sera consacré à la présentation des faits marquants nécessaires à la compréhension de la place du cheval et donc de son harnachement dans l'archipel japonais : son apparition, son utilisation.

I- LE CHEVAL AU JAPON

A- Son arrivée au Japon

Au quaternaire les troupeaux de chevaux délaissent les épaisses forêts qui recouvrent l'Europe à la recherche de grands espaces et de pâturages. C'est ainsi que nous retrouvons la population équine concentrée en masse dans les steppes de la haute Asie, de l'Asie centrale et de la Mongolie. À la fin de l'époque Jômon (vers 12500 av. J.-C. – vers 300 av. J.-C.), nous avons des preuves de l'existence d'une race endémique à l'archipel japonais. La très grande acidité des sols volcaniques du Japon est peu favorable à la conservation des ossements. Cependant plus de 532 sites d'amas coquillers de cette époque contenaient la présence d'os de chevaux, la teneur en calcium permettant leurs préservations au moins sur ces sites. Cette race existante à l'époque Jômon est sans doute la descendante de celle des peuplades mongoles, chinoises, coréennes ayant pu migrer du continent asiatique lorsque les îles japonaises y étaient reliées par la glace jusqu'en 13 000 avant J.-C. environ. Par la suite, la fonte des glaces de la fin du Pléistocène sépara et créa la forme actuelle de l'archipel, isolant ainsi les troupeaux de chevaux qui constituent les ancêtres du cheptel japonais dont nous avons des traces à l'époque Jômon¹.

Au III^e siècle de notre ère, dans *Les Chroniques des Trois Royaumes*, un chapitre est consacré à la vie des habitants de « Wa », le *Gishiwajinden*. Nous y

¹ DIGARD, Jean-Pierre, Une histoire du cheval, art, techniques, société, Actes Sud, 2004.

apprenons² qu'en l'an 240, désireux d'obtenir l'aide des Japonais contre les deux autres royaumes chinois, les puissants Wei envoyèrent une ambassade dans le petit archipel. Cette délégation chinoise, avait observé que le peuple « *Wa* » n'avait pas de chevaux. Nous pouvons donc supposer que les chevaux avaient disparu avant d'être réintroduits à l'époque Kofun (vers 250 – 538 de notre ère), ou bien qu'ils existaient mais étaient trop peu nombreux pour être largement utilisés, et donc visibles aux délégués chinois.

Des fouilles ont montré que cette race locale, un cheval de petite taille, menait sa vie à côté de celle des hommes sans toutefois se mêler à eux. Ce n'est qu'à partir de l'époque des Kofun que les japonais commencèrent, soit à importer des chevaux de selle du continent asiatique, soit à domestiquer cette race endémique. Du moins c'est à cette période que nous commençons à avoir des témoignages matériels ou imagiers de cette domestication du cheval au Japon. En effet, dans les célèbres tumulus qui donnent leur nom à l'époque Kofun ont été découvertes, entre autres, des statuettes en terre cuite appelées *haniwa* ; certaines d'entre-elles figurent des chevaux harnachés.

L'une de ces statuettes est exposée au Musée national des arts asiatiques Guimet à Paris. Cet *haniwa* est dans un excellent état de conservation. Les parties restées intactes permettent de connaître l'apparence de l'équipement des chevaux de la période Kofun, ce qui confère une grande importance à ces statuettes. Elles montrent

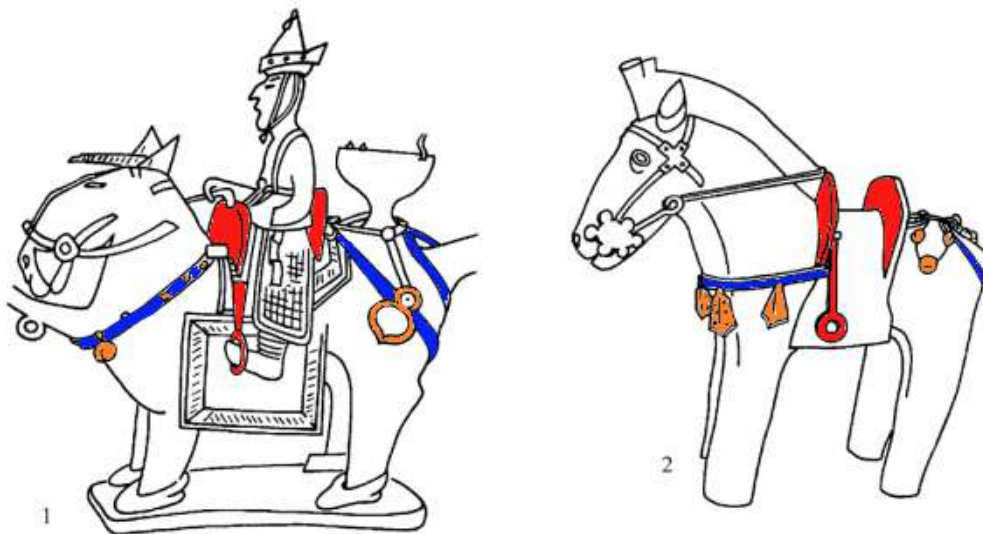


Haniwa, Musée national des arts asiatiques Guimet

© H. Hupfer 2013

² ROTERMUND, Hartmut, O., *Religions, croyances et traditions populaires du Japon*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000.

que les harnais et selles représentés étaient analogues à ceux alors en usage en Corée (période des Trois Royaumes du I^{er} siècle avant J.-C. au VII^e siècle après J.-C.) d'où ils étaient probablement importés ou fortement influencés. Prenons en exemple le schéma ci-dessous, mettant en parallèle deux statuettes en terre cuite :



© TKACENKO, Irina Dmitrievna, emscat.revues.org, 2010

La première, à gauche, représente une céramique coréenne en forme de cheval monté par un cavalier ; elle date du V^e-VI^e siècle. La seconde représente un *haniwa* en terre cuite japonais, de l'époque Kofun, au VII^e siècle. Avant toute chose, il faut avoir à l'esprit que ces deux statuettes avaient des destinations bien distinctes, l'une étant classée comme « vaisselle », l'autre étant funéraire, ce qui a eu une incidence sur leur forme. À première vue, elles peuvent sembler bien éloignées, surtout dans la forme, l'anatomie des deux chevaux étant très différentes. Nous parvenons tout de même à trouver des similitudes de harnachement entre le continent et le Japon. Pour bien les visualiser nous avons

grossièrement colorisé³ les pièces semblables afin de faire ressortir l'analogie entre la représentation du harnachement coréen et japonais pour des périodes proches.

Par cet aperçu historique nous constatons, avec surprise, une domestication relativement tardive dans l'archipel japonais. En effet dans le reste du monde, nous observons deux types de domestications⁴. La première, domestication initiale, a des fins alimentaires et/ ou religieuses. Elle permet à l'homme de ne plus avoir à chasser le cheval mais de fait, elle est très vite suivie de la domestication secondaire dictée par le désir de maîtriser et d'exploiter la force et la vitesse de l'animal. C'est aux alentours de 3500 avant notre ère, au Kazakhstan, dans la culture de Botai⁵, que nous avons les plus anciennes traces archéologiques de la domestication du cheval. Les découvertes suggèrent qu'il était à la fois utilisé dans le cadre de l'alimentation, pour la production de lait et comme réserve de viande, mais aussi attelé et peut-être monté.

La domestication du cheval se répand très vite, mais nous ignorons encore si le cheval l'a été dans un foyer unique, puis répandu, ou si elle se passa simultanément chez différents peuples, en différents lieux. Pour le continent asiatique, il nous faut attendre l'art chinois et hindou pour avoir quelques données sur l'utilisation du cheval par l'homme : ainsi c'est durant la dynastie Shang (1550

³ La représentation des statuettes est mise en annexe III, pièce 1 et 2, afin de pouvoir juger sur pièce.

⁴ DIGARD, 2004, p. 37

⁵ OUTRAM, Alan K., *The Earliest Horse Harnessing and Milking*, magazine science, vol. 323, p. 1332-1335, 6 mars 2009.

à 1050 avant J.-C.), dans le Henan en Chine⁶, que nous avons la trace des premiers chars à deux roues et à un timon, devant être attelés de quatre chevaux. Au vu de ces données, il semblerait que le cheval attelé ait précédé le cheval monté pour ces civilisations chinoises et hindoues durant l'Antiquité.

Pour en revenir au Japon, les fouilles archéologiques font ressentir une apparition brutale de cette domestication : presque d'un coup, dans les tumulus des Kofun, nous avons des pièces et des représentations de harnachement, qui sont directement liées à la monte et non à l'attelage comme pour les premières représentations en lien avec la domestication en Chine, et ce, avec près de quinze siècles d'écart !

B- Ses origines du continent asiatique

Cette apparition brutale peut d'ailleurs être mise en rapport avec des changements notables dans la population humaine des îles japonaises : Egami Namio (1906 - 2002), archéologue et professeur d'histoire asiatique à l'Université de Tôkyô a proposé l'hypothèse⁷ d'un groupe de guerriers à cheval, venu du continent, qui aurait envahi les îles japonaises, conquis les dirigeants autochtones, et se serait établi en tant que classe dirigeante du Japon. Cela pourrait expliquer, selon Egami Namio, pourquoi les tombes de la fin de la période Kofun (V^e-VI^e siècle) contenaient des articles subitement différents des siècles précédents : armes, armures, signes de chevaux et figurines en céramique de

⁶ BARBIERI-LOW, Anthony J., *Wheeled vehicles in the Chinese Bronze Age (c. 2000 - 741 B.-C.)*, Sino-platonic papers, 2000, p. 17.

⁷ EGAMI, Namio, *Equestrian nation-state – approach to Japan ancient history (Chukoshinsho)*, Paperback Bunko, 1991.

guerriers... Les théories⁸ divergent sur l'origine et l'identité ethnique de ces supposés envahisseurs guerriers du continent asiatique, le moment de leur arrivée et la façon dont ils seraient parvenus à dominer la société japonaise.

De nombreuses fouilles entre la Corée et le Japon ont tenté de mettre en parallèle la situation historique et politique globale avec la théorie des cavaliers conquérants. Cependant, la pertinence et la vraisemblance de la théorie d'Egami sont largement réfutées de nos jours.

L'archéologue américain J. Edward Kidder⁹, la conteste notamment, expliquant qu'il y a trop peu d'indices (uniquement les tombes de nobles du début du V^e siècle) pour que cette théorie soit valable. Compte tenu du nombre croissant d'équipement d'équitation et de figurines *haniwa* excavés pour la fin du V^e siècle, Kidder suggère que les migrants, au lieu d'arriver dans une conquête de masse, soient arrivés par petites vagues pour s'unir à la population locale, leurs compétences et technologies de pointes leur permettant d'augmenter rapidement leur position de domination et d'élite. Kidder conclut que ce n'est qu'avec l'empereur Keitai (510-534), beaucoup plus tard vers la fin de l'époque Kofun, que les compétences techniques pour l'équipement mais aussi pour monter à cheval, semblent avoir rattrapées celles de la péninsule coréenne.

⁸ BEASLEY, William Gerard, *The Japanese experience: a short history of Japan*, University of California Press, 1999.

⁹ KIDDER, J. Edward, *The archaeology of the Early Horse-Riders in Japan*, *The Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 3rd series, Kenkyusha Printing Company, 1985.

Dans ce contexte, notre attention se porte sur la période des Trois Royaumes en Corée, plus particulièrement sur le royaume de Koguryo du I^{er} s. avant J.-C. au VII^e siècle après J.-C., ainsi que sur la confédération Gaya, également en Corée, fondée en 42 après J.-C., et annexée par le royaume Koguryo de 391 à 412. À l'image du schéma vu précédemment, lorsque l'on compare les représentations de harnachements de ces deux sociétés à celle du Japon, nous ne pouvons que remarquer les similitudes.

Pour se faire prenons l'exemple des deux reconstitutions ci-après, la première, à gauche, a été faite avec des éléments trouvés dans le tumulus Shogunzan (fin du VI^e siècle) du parc à tombe Sakitama à Gyoda de la préfecture Saitama au Japon. L'autre, à droite, présente un harnachement fait sous la confédération de Gaya entre 391 et 567, qui se trouve au Musée national de Corée à Séoul.



Gauche : Tumulus Shogunzan, Gyoda – Japon ©uraken.net

Droite : Armure Gaya coréenne, au Musée national de Corée, Séoul - © A. Lerouge, 2013

Il est vrai que ces équipements peuvent avoir l'air de toujours se ressembler. Cependant si nous regardons de plus près, nous nous rendons compte que les grelots sur le poitrail du cheval, ainsi que les ornements dorés sur sa croupe, ne sont pas des éléments communs dans les harnachements en général. Il en va de même pour la selle « haute » qui encadre fortement le cavalier devant et derrière.

Enfin pour dépasser le domaine du harnachement : c'est également à cette époque, dans le Sud-Ouest de la péninsule coréenne, que se trouvent des tertres en forme de « trou de serrure » dit *Changgon*¹⁰ en coréen, encore mal connus, mais très similaires au Kofun Japonais.

¹⁰ DENÈS, Laurence, L'Âge du Fer dans le sud-ouest de la péninsule coréenne d'après les données archéologiques, Arts asiatiques. Tome 55, 2000, p. 120-136.

C- Évolution du cheptel Japonais

En ce qui concerne la race des chevaux japonais, les données génétiques montrent l'existence de huit races qui se sont réparties et établies dans tout l'archipel, et que nous présentons dans le tableau ci-dessous :

Nom de race	Taille au garrot	Préfecture d'origine	Origines possible
Hokkaidô Washu (Dosanko)	125 cm – 140 cm	Hokkaidô	Amenée à Hokkaidô par des pêcheurs de Honshu durant la période Edo
Kiso uma	124 cm – 142 cm	Nagano	Epoque Jômon, race identifiée dans les amas coquillers
Misaki uma	124 cm – 138 cm	Miyazaki	Identifiée seulement en 1697 par la famille Akizuki du clan Takanabe
Taishu uma	107 cm – 136 cm	Nagasaki, île Tsushima	Inconnue
Tokara uma	108 cm – 122 cm	Kagoshima	Inconnue
Yonaguni uma	109 cm – 123 cm	Okinawa	Dite race « indigène »
Miyako uma	≅ 117 cm pour les femelles 120 cm pour les mâles	Okinawa	Présence attestée à Okinawa en 1055
Noma uma	Inférieure à 107 cm	Ehime	XVII ^e siècle, importée de Mongolie

Ces races semblent issues de l'hémione de Mongolie (*Hemionus Kiang*), des Tarpan, ou plus vraisemblablement du cheval de Przewalski¹¹. Selon les normes d'aujourd'hui, tout cheval de moins d'1,47 m au garrot est classé « poney ». De fait, les huit races japonaises, avec une hauteur moyenne de 107 à 142 cm, sont toutes considérées comme étant de petites statures. En comparaison, la plupart des chevaux arabes atteignent 1,52 m au garrot.

Courts sur « pattes¹² », ces chevaux étaient excellents sur terrain accidenté, atout précieux dans un Japon montagneux à 80 %. Afin d'illustrer cette qualité, citons l'exemple de Minamoto Yoshitsune (1159-1189), qui en 1184, lors d'un épisode de la bataille d'Ichi-no-tani, avec un petit groupe de cavaliers, dévala à flanc de colline pour surprendre ses ennemis et ainsi les vaincre. Des chevaux plus grands auraient eu grand mal à maîtriser cette descente¹³.

Cependant comme nous allons le voir, ces races locales ont commencé à être modifiées suite à la rencontre avec l'Occident afin de produire des chevaux de guerre plus grands. Aujourd'hui, il ne reste que de rares spécimens dont les caractéristiques ont été préservées, tel le Yonaguni uma isolé sur son île¹⁴.

Avant cette modification des races, nous observons déjà à partir de l'époque Heian, la mise en place d'un véritable système d'élevage et de sélection, poussée

¹¹ Le Tarpan, aujourd'hui disparu, serait l'ancêtre du cheval moderne. Le cheval de Przewalski, lui, a seulement été découvert en Mongolie en 1879, ce cheval sauvage n'a jamais été domestiqué par l'homme.

¹² Le cheval étant considéré comme la plus noble conquête de l'homme, dans la langue française les parties de son anatomie portent généralement le même nom que ceux attribuées pour l'homme lui-même : ainsi les chevaux ont des jambes et non des pattes, un nez et non un museau, une bouche et non une gueule.

¹³ CONLAN, Thomas, D., *Samourai : techniques de bataille et armement du XIII^e au XIX^e siècle*, Éditions Du May, 2010, p.36.

¹⁴ Voir le tableau précédent.

par la nécessité d'avoir à la fois une monture endurante aux climats et aux longs trajets mais aussi robuste au combat. C'est seulement à partir de l'époque Momoyama (1573-1603) que des tentatives d'amélioration du cheptel japonais, par l'introduction de races occidentales ou orientales, commencèrent lorsque Toyotomi Hideyoshi (1536-1598), deuxième des trois unificateurs du Japon durant la période Sengoku (époque Muromachi 1392-1573), demanda à quatre jeunes japonais envoyés en mission, par les Jésuites portugais auprès du roi d'Espagne Philippe II, de ramener des chevaux. Par la suite, le Shogun Tokugawa Yoshimune (1684-1751) ordonna à la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales d'inclure des étalons arabes dans le cadeau qu'elle lui destinait suite au renouvellement du traité de commerce avec la Hollande. Yoshimune souhaitait introduire du sang arabe dans le cheptel reproducteur, en spécifiant clairement ce qu'il voulait, allant jusqu'à fournir des croquis précis des chevaux désirés, c'est ainsi que cinq chevaux reproducteurs arrivèrent au Japon en 1725¹⁵.

Nous l'avons vu, l'utilisation du cheval et donc de son harnachement apparaît assez subitement dans la société japonaise à l'époque Kofun. Le matériel que nous avons est souvent très soigné et sophistiqué, tel le mors en bronze (**Annexe IV, Fig. 1**) découvert dans le Kofun n°1 de la préfecture de Shiga. Nous pouvons voir que la structure des plaques est complexe : le noyau est une plaque de fer sur laquelle est superposée une fine plaque en bronze doré, elle-même superposée d'une autre plaque de bronze doré ajourée. Malgré la rouille et l'oxydation, les motifs ajourés très minutieux sont toujours bien lisibles, ils se rejoignent autour d'un trou central et dessinent un couple de dragon. Les parties articulées pour les attaches des montants du filet présentent la même structure et ornements que les plaques rondes.

¹⁵ *Armure du guerrier, armures samouraï de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, Catalogue d'exposition, Paris, Musée du quai Branly, 2011. p. 79.

Au vu de ces techniques élaborées, nous pouvons légitimement, nous demander si cette nouveauté est accessible à l'ensemble de la population comme cela peut être le cas dans la société Mongole, ou si au contraire, le cheval est un bien rare et cher comme parfois ailleurs dans le monde.

D- Une discipline d'élite ?

Il nous semble important de préciser ce que nous entendons par discipline d'élite et pourquoi nous pensons que l'équitation dans la société japonaise en est une. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les travaux de Jean-Pierre Digard dans *Une histoire du cheval, art, techniques*¹⁶. Dans son ouvrage, il distingue ce qu'il appelle « les peuples cavaliers » et les « sociétés d'écuyers ». Dans un peuple cavalier, l'équitation fait partie intégrante de la vie quotidienne. L'hérédité, la vue, l'exemple, le désir d'imiter et de se distinguer, tout prédispose l'ensemble de la population, hommes, femmes et enfants à monter à cheval. Pour les enfants, dans ce milieu où tout le monde autour d'eux monte à cheval, l'équitation est si naturelle qu'ils l'apprennent autant par osmose que par les leçons des aînés. Il s'agit d'équitation de travail qui s'effectue de manière simple, efficace et économique.

Au contraire, dans une société d'écuyers, l'équitation est exclusive à une minorité : par nécessité de fonction et/ ou privilège de classe. Si fort et si sincère qu'en soit le goût ou la passion, l'équitation revêt un caractère moins spontané, plus apprise, elle devient avec le temps plus savante. L'entretien et l'utilisation de chevaux sont à la fois dans le domaine réservé et le signe distinctif d'une élite ou gens d'armes. Dans une société où l'équitation n'est pas généralisée, la culture équestre présente un caractère fermé ; élaborée et survalorisée, elle sert à

¹⁶ DIGARD, 2004, p. 203.

marquer des distances et à manifester une supériorité. De fait, le cheval n'étant pas présent partout, il a une valeur d'emblème dont découlent certaines interdictions comme la condamnation de l'hippophagie ou l'interdiction de monter pour certaines catégories sociales.

L'utilisation du cheval comme monture au sein de la population japonaise semble mieux correspondre aux normes de la société d'écuyers. En effet, les premières traces que nous avons du harnachement du cheval au Japon, ont été trouvées dans des Kofun. Or, en raison de l'immense travail nécessaire pour construire ces tumulus, les Kofun ont été initialement construits pour les dirigeants d'élite tels que les roi-prêtres de la région du Yamato, les « rois » régionaux ou guerriers ainsi que les chefs de clans et généraux. Plus tard, ces tombes ont été copiées par les membres de clans aisés, qui restent donc une population riche. Les historiens et archéologues pensent que lorsque la personne enterrée est accompagnée d'armes de fer et d'armures, cela indique sa puissance militaire passée. Dans ces tombes, la présence d'équipements et d'ornements de bronze doré pour la monte prouve les ressources disponibles de l'élite japonaise ainsi que son accès à la technologie continentale. Les sites où l'on trouve des traces d'équipement pour la monte sont donc à cette époque, toujours en lien avec l'élite de la société, la population la plus riche, la plus importante politiquement.

Le *Kojiki*¹⁷, recueil traitant de la genèse du Japon écrit en 712, est le premier ouvrage à mentionner la présence de chevaux domestiqués au Japon, mais c'est dans le *Nihon Shoki*¹⁸, Chronique du Japon rédigée en 720, qu'il est fait mention

¹⁷ *Armure du guerrier, armures samouraï de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, 2011. p.78

¹⁸ *Armure du guerrier, armures samouraï de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, 2011. p.78

pour la première fois, de l'utilisation de ces chevaux, harnachés, dans des contextes de batailles mais sans plus de précisions. Lorsque nous évoquons le cheval au Japon nous pensons généralement à son utilisation guerrière. Il était en effet un atout majeur lors des batailles entre les clans, et de fait le cheval est un élément important de l'entraînement et de l'équipement des guerriers à partir de l'époque Heian (794-1185). Cependant, il ne faut pas perdre de vue que l'usage du cheval ne se limite pas à la guerre, il est aussi essentiel au transport des personnes, des messages, même en étant limité à une certaine catégorie de la population. L'aristocratie Heian développe d'ailleurs un équipement équestre raffiné afin d'afficher un certain rang alors que la classe des marchands et des fermiers n'a pas le droit de monter. Des normes régissent d'ailleurs les couleurs des selles et des étriers à l'image de la selle laquée noire et rouge (**Annexe IV, Figure 12**), datée d'époque Heian, que nous savons avoir été utilisée pour les déplacements officiels des membres du gouvernement. En effet, le vermillon à l'intérieur et le noir à l'extérieur sont les normes pour la Cour Impériale. Cette tradition perdure, comme l'illustre la selle et les étriers *kame-maki-e* (**Annexe IV, Figure 24**), d'époque Edo (fin XVII^e début XVIII^e siècle), reprenant le code couleur : les deux faces extérieures sont laquées de noir, tandis que l'intérieur est laqué vermillon.

Le soin tout particulier porté à l'ornement de l'ensemble de l'équipement équestre permet par ailleurs de comprendre l'importance, entre autre financière, que peut avoir la possession d'une monture harnachée pour son propriétaire et la position sociale qu'elle induit.

Comme nous l'avons vu, le cheval joua un rôle fondamental dans l'organisation militaire et la distinction entre ceux qui savaient monter et les autres était importante. Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, les fantassins, n'étaient pas

mentionnés dans le système de comptage des troupes, seuls les cavaliers y étaient référencés. C'est en 1284 que le gouvernement militaire, le *bakufu* de Kamakura (1185- 1333), interdit aux prêtres et aux hommes du peuple de monter à cheval.

Autre preuve, s'il en faut, les montures des samurais étaient si importantes à leurs yeux que, dans les régions du Nord et de l'Est de l'archipel, des territoires entiers furent spécialement consacrés à leur pâture. Les chevaux constituaient un bien précieux qui coûtait la moitié d'une armure complète ; au XIV^e siècle, les textes mentionnent un prix de 3 à 4 *kan* (l'équivalent de 3 000 à 4 000 dollars)¹⁹ pour une monture. En outre, le cheval représente aussi un patrimoine de réserve, certains guerriers vendant leur monture lors de temps difficiles.

L'équitation que nous connaissons en Occident aux mêmes époques, induit également une société d'écuyers, où nous remarquons que la femme n'a pas sa place dans l'élite autorisée à monter à cheval. En effet, hormis les guerrières amazones de l'antiquité et quelques rares exemples tels Jeanne d'Arc au XV^e siècle, la monte à califourchon est considérée jusqu'à la fin du XIX^e siècle comme incorrecte pour les femmes, pour différentes raisons. Avant le XVIII^e siècle et le perfectionnement des selles d'amazones améliorant l'aplomb des femmes à cheval, être à cheval en ayant les deux jambes du même côté ne permettait pas de réellement monter le cheval et d'en avoir le contrôle. Cet accès limité à l'utilisation du cheval a longtemps interdit aux femmes occidentales une liberté de déplacement, de pouvoir et de domination²⁰.

¹⁹ CONLAN, 2010, p. 32.

²⁰ TOURRE-MALEN, Catherine, *Femmes à cheval. La féminisation des sports et des loisirs équestres : une avancée ?* Belin, Paris, 2006.

Cette inégalité au sein de l'élite occidentale, nous motive pour en savoir plus sur la place de la femme au sein de l'élite japonaise. Nous avons surtout connaissance de l'existence de femmes guerrières japonaises. Ces femmes étaient issues de familles de guerriers, où elles auraient appris à monter à cheval, et on trouve des mentions de leur présence au combat aux côtés des hommes. Le roman guerrier sur la guerre de Genpei, le *Heike Monogatari*²¹, cite l'une d'entre elles, Tomoe Gozen (littéralement Dame Tomoe), la plus célèbre femme samurai du Japon. Les femmes guerrières, plus légères et plus souples sur leur monture que les hommes, disposaient d'un véritable avantage sur le champ de bataille. Tomoe Gozen étant peut-être un personnage de fiction, il est néanmoins avéré que les femmes pouvaient se battre, ce n'était pas habituel sur le champ de bataille sans toutefois être rare pour autant. Nous voyons donc que la classe « d'élite » ne s'arrête pas à un genre, mais plutôt à des classes sociales. Il pourrait être intéressant de voir si l'équipement du cheval pour ces femmes guerrières changeait, l'utilisation va de paire avec l'utilisateur comme le montre l'adaptation des selles d'amazones en Occident.

L'utilisation comme cheval de bât ou de trait semble très rare au Japon, avant l'époque Kamakura (1185-1333) nous n'avons d'ailleurs aucune attestation. Par la suite, elle reste très limitée et isolée ; démontrant une nouvelle fois que le cheval occupe une place de choix bien meilleure que le simple animal de travail. Le recul de l'utilisation du cheval pour la monte est, comme ailleurs dans le monde, lié à son déclin dans l'armée. D'après l'ouvrage, *Armure du guerrier, armures samourai* de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller, le tir à l'arc à cheval commença à décliner après les tentatives d'invasion du Japon par les Mongols à la fin du XIII^e siècle. L'habitude qu'avaient les samurais de se lancer

²¹ *Heike Monogatari*, « Le roman des Heike », épopée en prose, notamment inspiré par la guerre de Genpei, guerre civile au Japon entre 1180 et 1185.

des défis et de se battre en duel les mit en difficultés face aux formations des forces mongoles. Les guerriers combattirent souvent à pied à partir de cette époque, les chevaux continuant à jouer un rôle essentiel en permettant aux guerriers de rejoindre et de quitter le champ de bataille. Quelques armées conservèrent cependant des unités de cavaleries.

Un changement de stratégie va marquer le déclin de la cavalerie au Japon : c'est l'utilisation massive de l'infanterie et l'arrivée de mousquets contre la cavalerie traditionnelle. La bataille de Nagashino, en 1575, est la première à montrer cette nouvelle stratégie. L'utilisation de 3000 mousquets en trois vagues successives va décimer l'ensemble des charges de cavaliers ennemis. C'est la première fois qu'une armée de fantassins triomphe contre des *bushis* à cheval.

En 1603, le début de l'ère Edo, Ieyasu Tokugawa, le premier shogun de la dynastie des Tokugawa, impose une paix durable et étouffe toute possibilité de révolte. Pour les clans et seigneurs, entretenir des troupes en état d'alerte était impossible et le cheval, étant très coûteux fut en quelques sortes l'une de leurs premières coupes budgétaires ; sa nécessité au combat n'étant plus indispensable depuis l'introduction des armes à feu comme nous l'avons vu supra.

Le cheval devient alors plus que tout un instrument de prestige sous Edo. Enfin sous le Japon moderne, la pratique de l'équitation ne devient bientôt plus qu'un loisir onéreux.

Après avoir envisagé le cheval japonais à travers les âges et contextes, nous pouvons à présent aborder son harnachement dans le temps et dans les usages.

II- LE HARNACHEMENT

A- Présentation du corpus

Afin de poursuivre cette étude, nous avons établi un corpus. Les ouvrages matériels ont été sélectionnés pour l'intérêt qu'ils apportent à l'étude mais aussi parfois par contraintes : il aurait par exemple pu être souhaitable d'avoir un ensemble complet pour chaque contexte, mais pour des raisons de conservation et/ ou de publication cela était impossible. Les éléments choisis l'ont donc été car ils semblaient représentatifs de ces pièces de harnachement pour un contexte donné ou au contraire pour leurs particularités qui les détachaient du lot. L'ensemble de notre corpus est situé en annexe IV du second volume de ce mémoire. Désormais, lorsque nous parlerons d'objets du corpus, nous les désignerons sous le terme **Figure** ou (**Fig.**), suivi de leur numéro propre.

Nous avons surtout pu accéder au matériel grâce au *Nihon Bagu Taikan*²², un catalogue en quatre volumes qui publie un ensemble considérable d'équipements du cheval, classé par périodes. Également grâce aux musées, notamment le site *emuseum.jp* qui regroupe les trésors nationaux et biens culturels importants conservés par quatre musées dépendant de l'Institut national pour l'héritage culturel : les musées nationaux de Tôkyô, Kyôto, Nara et Kyûshû. Mais aussi les sites des Musées tels le Metropolitan Museum of Art de New York ou le British Museum à Londres. L'approche physique des supports ne nous a donc pas été possible, principalement en raison des distances, et cela limite certainement notre vision et analyse des pièces, cependant la publication de ces œuvres en ligne a été d'un grand secours pour la formation du corpus.

²² COLLECTIF, *Nihon Bagu Taikan, Comprehensive catalogue of japanese horse trappings*, Volumes I, II, III, IV, Japon, ed. Japan Racing Association, 1991.

Lorsque l'on étudie l'équipement du cheval au Japon, c'est bien souvent en rapport avec les samurais et leurs armures. Ainsi, les publications s'intéressent de manière ponctuelle aux montures des samurais et à leur équipement comme la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller dans l'ouvrage paru pour l'exposition : *Armure du guerrier, armures samourai*, au Musée du quai Branly à Paris entre novembre 2011 et janvier 2012.

Le mémoire d'Émilie Blanc²³ porte sur la prise en charge d'une armure conservée au muséum d'Histoire naturelle de Lyon pour sa restauration et sa conservation, en vue de son exposition au futur musée des Confluences à Lyon. Son travail est très intéressant car il nous permet de voir les différents groupes d'éléments susceptibles de composer un équipement cohérent utilisé sur les chevaux japonais entre le début du XVII^e et le milieu du XIX^e siècle. Indépendamment de l'armure de cheval, le harnachement utile à la monte est quasi-complet dans l'équipement étudié par Émilie Blanc, il nous a permis de pouvoir voir des caractéristiques japonaises, notamment pour la selle.

Les équipements que nous avons trouvés dans les musées, sont valorisés en tant qu'œuvres d'art. On décide d'en faire des œuvres d'art - puisqu'ils sont exposés dans des musées quels qu'ils soient, pas simplement d'équitation - donc il ne s'agit pas uniquement de faire l'histoire de la technique ; ces équipements sont mis en valeur parce que la société d'aujourd'hui les considère comme admirables et dignes d'intérêt mais également parce qu'ils sont anciens et rares. Certaines des selles qui sont parvenues jusqu'à nous l'ont été car, même à des

²³ BLANC, Émilie, Umayoroi - Les armures de cheval japonaises : Projet de conservation-restauration et d'exposition, Musée des Confluences, Lyon, dirigé par M. GIOCANTI/ M. COUTANCIER/ Mme EMMONS, Département Conservation-Restauration d'œuvres peintes, École Supérieure d'Art d'Avignon, 2007.

époques antérieures, elles étaient considérées comme particulièrement précieuses et ont donc été conservées.

Ce dernier propos s'illustre avec une selle laquée (**Fig. 30**) datée par une inscription de 1491, donc de l'époque Muromachi (1392-1573) mais dont nous savons par le style de la décoration qu'il y a eu relaquage au XVII^e siècle avec la technique *maki-e* couramment utilisée à cette époque. Il nous manque donc l'aspect premier, mais apparemment cette catégorie de selle légère et bien fabriquée que nous voyons là, était utilisée dans les batailles de l'époque Muromachi et était très appréciée. Celle-ci comme d'autres, fut donc redécorée et relaquée plus tard ce qui prouve qu'à l'époque déjà c'était un objet suffisamment remarquable pour qu'on s'y intéresse et qu'on le retravaille. Les musées ne mettent pas nécessairement, voire rarement, l'accent sur l'aspect utilitaire des pièces de harnachement, mais plus sur leur esthétique. Ce sont d'ailleurs généralement des selles qui sont présentées comme d'autres objets d'art laqués. En outre, nous rappelons que ce type d'équipement, ostentatoire, était destiné à des personnes de haut rang.

Les publications sur les armures, elles, mettent l'accent sur le rôle de protection de la monture lors de batailles et parlent principalement de son armure : caparaçons, masques, tout en privilégiant l'aspect esthétique de ces éléments. La valorisation de ces pièces pour leur esthétique n'est cependant pas une nouveauté de notre société. En effet, la « beauté » avait une grande importance pour les usagers de ces harnachements, particulièrement les samurais mis en avant dans les publications. Les samurais s'identifiaient à la fragile et éphémère fleur du cerisier. La fleur de cerisier ne reste pas accrochée à l'arbre jusqu'à ce qu'elle se fane. Elle tombe dans tout l'éclat de sa beauté, de la même manière qu'un samurai imagine qu'il mourra au combat, à la fleur de l'âge. Le guerrier, comme cette fleur, n'attend pas sa fanaison. Fanaison que le japonais considère comme un pourrissement, une dégradation. Il n'est donc pas surprenant que ces

guerriers accordent une grande importance à l'esthétique des ustensiles avec lesquels ils comptent tomber au champ d'honneur.

Nous n'avons pas trouvé de traités japonais sur « l'art équestre au Japon ». Nous pouvons émettre une hypothèse en rapport avec le statut de l'équitation en tant que discipline « d'élite », qui, pour rester dans les hauts cercles, ne se transmet pas par écrit et ainsi risquer d'être à la portée d'un plus grand nombre, mais plutôt par apprentissage de maître à disciple, cette relation étant souvent privilégiée au Japon, notamment dans les arts martiaux.

Dans l'élaboration de notre corpus, nous avons essayé à chaque fois d'effectuer les différentes relèves : historique, organique, technico-industrielle, conceptuelle et critique. Cependant il paraît évident que celles-ci ne seront jamais complètes : nous l'avons dit, l'impossibilité d'approcher physiquement les objets réduit considérablement leur compréhension et de fait nous sommes également dépendants des informations mises à notre disposition par les publications littéraires ou les musées.

Pour ces différentes relèves, dans la mesure où nous aurons l'information nous la précisons dans la partie en annexe qui correspond à l'œuvre. Si au contraire elle ne figure pas, c'est qu'elle nous manque. Nous pouvons dès maintenant répondre de manière générale à certaines relèves, qui seront plus approfondies par la suite : par exemple dans la relève historique, **l'imputation** : cette question est en quelque sorte traitée supra dans notre partie sur la discipline d'élite²⁴, puisque par l'imputation nous souhaitons comprendre dans quelle sorte de milieu social l'objet est produit. Par extension cela concerne également

²⁴ Chapitre 1 Objet de l'étude et son contexte, - I - Le Cheval au Japon, D- Une discipline d'élite ?

l'appropriation dans la relève technico industrielle, c'est à dire pour qui cela a été fait. Restons dans la relève technico industrielle, qui concerne les moyens techniques, les industries qui sont en cause et ce à quoi elles doivent répondre pour la production de l'objet concerné.

L'accommodation, c'est à dire les moyens dont on dispose lorsque l'on fabrique l'objet, concerne généralement les matériaux.

Par extension, **l'attribution** concerne les personnes qui traitent ces matériaux pour produire l'objet. Dans notre cas, nous emploierons généralement le terme artisan, jusqu'à pouvoir approfondir ce propos au *Chapitre III - Structure de la selle*.

La présente étude porte essentiellement sur **l'affectation**, à savoir à quoi sert cet objet. Quelques pistes générales pour les équipements de notre corpus peuvent être :

- Monter à cheval
- Être confortable
- Combattre
- Diriger
- Montrer son statut social avec la richesse de décoration de cet équipement.

Notre étude s'attache particulièrement à cette question d'affectation. Pour la relève historique, les questions de **datation** et de **localisation** sont des informations générales que nous pouvons donner uniquement si elles sont parvenues jusqu'à nous. Ainsi, il n'est pas question ici de tenter de faire des typologies chronologiques ou géographiques.

La relève organique est très intéressante d'un point de vue archéologique, elle permet de se poser les questions de **manque**, **d'ajout** ou de **transformation** intervenus jusqu'au moment où nous appréhendons l'objet pour notre étude. Dans ce contexte, il est nécessaire de ne pas se focaliser sur le seul objet, sans percevoir que celui-ci ne se suffit pas à lui-même, il était fait pour fonctionner avec un ensemble. Si nous n'en sommes pas conscients, les questions d'affectation qui nous semblent essentielles dans le cadre d'un équipement fonctionnel, et pas simplement artistique, sont écartées.

Ces accessoires que nous isolons pour les besoins de l'analyse font donc partie d'un ensemble pour fonctionner, il faut toujours l'avoir à l'esprit.

Notre étude est à la confluence des domaines de l'équitation et de la civilisation japonaise. La terminologie est très importante et ces deux domaines ont un vocabulaire technique très spécialisé. Il s'agit là de la relève conceptuelle, comment concevons-nous les choses et comment les nommons-nous ? Cela va avec la représentation que se font les gens de la chose, c'est donc important ! Les japonais qui fabriquaient ces harnachements et ceux qui les utilisaient s'en faisaient une certaine idée. Ils avaient un vocabulaire, tout aussi technique que le notre pour désigner chaque élément, mais qui, par conséquent, peut ne pas correspondre au notre. Il pourrait être intéressant de relever sur quels points cela ne correspond pas et ainsi voir si les traditions techniques diffèrent.

Nous abordons donc une activité technique, l'équitation, qui a ici la particularité d'être un domaine de métier, réservé aux personnes qui fabriquent ou utilisent l'équipement. Afin de poursuivre avec clarté, un glossaire est en annexe du présent mémoire où le lecteur pourra trouver les termes relatifs au

harnachement et, quand il y en a, l'équivalent de ces termes en japonais. Ce glossaire définit également des termes liés au monde équin en général et dont nous allons traiter dans le texte.

Un dernier point concerne la relève critique, à savoir comment l'objet dont il est question était apprécié ou jugé par ses contemporains. À notre stade, il est difficile pour nous d'avancer un propos scientifique à ce sujet. Nous pouvons seulement la mettre en parallèle avec l'imputation et l'appropriation ; Ces dernières se faisant, comme nous l'avons exposé auparavant, dans le cadre d'une élite japonaise.

B- Le harnachement type

L'ensemble de l'équipement du cheval peut-être désigné en japonais par le terme *bagu*²⁵, il est utilisé pour faire référence à l'ensemble de pièces destiné au cheval que ce soit pour le monter ou l'atteler mais aussi pour les accessoires, tels une cravache ou des éléments d'apparats. Au contraire, le terme *kaigu*, désigne uniquement l'ensemble des pièces de harnachement qui est nécessaire pour monter à cheval. Cela ne comprend pas les accessoires ou éléments décoratifs qui peuvent être désignés sous le terme *bagu*. L'objet de notre étude se porte donc sur le *kaigu*, nécessaire pour monter à cheval plutôt que sur le *bagu*, qui englobe des éléments qui ne sont pas nécessaires à cette action.

Afin d'appréhender les ouvrages du corpus, de manière isolée, nous allons dans un premier temps présenter l'ensemble d'un harnachement type japonais

²⁵ Cette distinction est faite par Masumi Suezaki dans le texte rédigé en anglais en préambule du *Nihon Bagu Taikan, Comprehensive catalogue of japanese horse trappings*, volume IV, p. II, 1991.

pour bien comprendre le fonctionnement de toutes ses pièces associées et ainsi par la suite prendre conscience de l'importance de chacune d'elles, choisie isolément.

Commençons par le filet, « *Omogai* », présent en **annexe II - schéma 1**. Ce harnais de tête était vraisemblablement mis en place en premier sur la monture afin de la tenir et poursuivre le harnachement du reste du corps. Le filet est un ensemble de lanières qui s'ajuste sur la tête du cheval pour maintenir le mors dans sa bouche. Il est maintenu sur la tête du cheval grâce à un frontal (**A**) sur le front devant les oreilles et d'une têtière (**F**) derrière celles-ci. Une sous-gorge (**E**) retient également la têtière derrière les oreilles et empêche le cheval de s'en dégager. Le cheval était dirigé grâce à un mors en fer (**B**), placé dans sa bouche et attaché par deux pièces au niveau des joues aux montants du filet (**D**) et aux rênes (**C**). Ces rênes permettent à la fois de tenir le cheval lorsque l'homme est pied à terre, mais aussi d'avoir le contrôle de la monture lorsqu'il est dessus.

Seller une monture requérait une procédure complexe, dont la mise en œuvre nécessitait un certain temps, c'est pourquoi il était essentiel de commencer par mettre le filet en place afin de maîtriser l'animal pendant son harnachement.

Nous allons donc maintenant voir l'équipement dans son ensemble avec le « **harnachement** » de l'**annexe II – schéma 2**.

Tout d'abord, on plaçait un *name* (**N**) faisant office de tapis de selle sur le dos du cheval. Il pouvait être de simple cuir ou en fourrure, aussi exotique que la

peau de tigre importée de Corée ou de Chine, mais il est rare que cette pièce fasse encore partie des ensembles conservés de nos jours.

La structure de bois de la selle, *kura* (**Q**), était ensuite placée sur ce tapis de selle. À cette structure étaient fixées en dessous et de chaque côté, des protections latérales hautes, *hadazuke* (**O**) de manière à former une matelassure supplémentaire au tapis entre la structure de la selle et le corps du cheval. À ces protections latérales hautes était attachée une autre paire de protections latérales, basses cette fois, *aori*, qui protégeait le cheval des étriers et de leurs attaches. Ce système de protections latérales est l'équivalent de ce que nous appelons « quartier » en français, mais dans une selle occidentale ils font un tout avec elle. Afin d'empêcher à la selle ou au tapis de se déplacer ou de glisser, les deux éléments étaient fortement serrés par une sangle appelée *harubi* (**K**). Cette sous-ventrière ceignant le ventre de l'animal ne passait pas par dessus les protections latérales hautes (**O**) qui elles, étaient simplement fixées à la structure de bois de la selle.

Au-dessus du nœud formé par la sangle, au sommet de la structure de la selle, était placé un siège rembourré, *basen* (**R**). Il était maintenu à la structure par les étrivières, *chikara-gawa* (**J**), reliant les étriers (**L**) entre eux par des lanières de cuir passées à travers les fentes du coussin et les trous de la structure.

L'arçon, *kura-bone*, est le squelette de la selle. Le terme s'emploie pour désigner à la fois l'ensemble de ce squelette mais aussi pour les différentes parties qui le composent. L'arçon des selles japonaises (**voir annexe II – schéma 3, « la selle »**) est constitué de deux pièces parallèles, *igi* (**T**), placées de chaque côté de la colonne vertébrale du cheval et qui constituent l'assise. Ces deux pièces parallèles sont réunies par deux pièces transversales en forme de croissant à l'avant et à l'arrière. Ces planchettes à l'avant et à l'arrière, faisaient

office de pommeau, *maewa* (Y) à l'avant, et de troussequin, *shizuwa* (S), à l'arrière. Parfois les planches d'assise *Igi* (T) dépassent devant le pommeau, on appelle alors cela *Igi-saki* (W). Parfois également, le pommeau des selles japonaises comporte sur sa tranche des encoches doubles de chaque côté, appelé *tegata* (X).

Enfin, toujours sur la face avant du pommeau, se trouvent des trous (V) destinés à fixer des anneaux nommés *shiode*. Depuis ces anneaux, *shiode*, fixés au pommeau, des bandes de soie (voir schéma 2 « la selle ») ou de tissu plié, ceignaient la poitrine du cheval, ces sangles de poitrail sont appelées la bricole (I), *munagai* en japonais. A la bricole correspondait à une autre sangle placée à l'arrière de la selle, la croupière (P), *shirigai*, fixée au troussequin d'un côté et enroulée autour de la base de la queue de l'autre, elle reposait sur la croupe de l'animal. Respectivement ces deux sangles empêchaient que la selle n'avance sur le garrot du cheval ou ne recule sur sa croupe. Le filet (G), la croupière (P) et la bricole (I), composent les trois harnais regroupés sous le nom japonais de *Sangai*, qui faisaient normalement toujours partie de l'équipement.

Toutes les sangles, y compris les rênes, sont ou étaient généralement en chanvre, en tissu plié ou en cordons de soie. En effet, le cuir, couramment utilisé en Europe, l'était rarement au Japon : le bouddhisme interdisant la consommation de viande fit que les animaux dont provenait le cuir, essentiellement des vaches et des bœufs, étaient rares dans le pays. Les Japonais remplacèrent donc autant que possible, le cuir par des textiles, le chanvre étant la fibre qu'ils utilisèrent le plus en raison de sa solidité et de sa durabilité. Tissé grossièrement, il pouvait être plié de manière à former des courroies de la largeur et de l'épaisseur voulues, ces courroies étant parfois recouvertes d'un tissu plus décoratif. Cependant le cuir n'était pas inexistant pour autant, puisque nous le retrouvons pour des parties telles que les étrivières et le coussin de selle, peut-être car ces pièces étaient soumises à plus de frottements, et donc d'usure.

Nous avons précisé qu'il fallait toujours garder en tête que les pièces de harnachement fonctionnent en formant un tout avec le reste de l'équipement. Dans ce sens, certains équipements peuvent être faits pour aller ensemble, tels les étriers avec une selle, mais il est tout de même possible de dissocier les harnais de têtes, filets et harnachements du corps. Il était par exemple possible de garder un filet pour sa monture mais d'invertir deux selles, ou inversement.

Comme nous l'avons vu le harnachement, comme la domestication du cheval au Japon, nous apparaît subitement, sans prémice, comme s'il était déjà élaboré. Et c'est ce qu'il est puisqu'il est importé du continent asiatique ou bien imité par les japonais selon des modèles importés. Setsu Onoyama dans le *Nihon Bagu Taikan*²⁶, explique que l'on peut avancer assez sûrement que durant l'époque Kofun, les selles de bonne facture étaient importées du continent alors que les selles avec une technique moins aboutie étaient sans doute des imitations japonaises.

Il est d'usage de distinguer les équipements de cheval japonais par leurs selles. Celles-ci ont des caractéristiques propres qui vont servir à différencier l'ensemble de l'équipement par leurs fonction ou contextes d'utilisations. Parmi les principales dénominations de selles nous trouvons :

Pour les équipements d'apparat, la selle *kara-kura*, littéralement « selle chinoise », apparue au Japon au VIII^e siècle, elle est employée pour les

²⁶ Setsu Onoyama formule cette remarque dans le texte rédigé en anglais en préambule du *Nihon Bagu Taikan, Comprehensive catalogue of japanese horse trappings*, volume I, p. II, 1991.

cérémonies, souvent religieuses, et est généralement accompagnée d'éléments accessoires décoratifs.

Pour les équipements à usage classique, on distingue d'une part, la selle *yamato-gura*, dite de « style japonais ». Apparue dès la période Kamakura (1185-1333), il s'agit d'une catégorie de selle prestigieuse mais néanmoins utilisée pour les déplacements quotidiens. D'autre part, la *suikan-gura*, une variété de *yamato-gura* plus ordinaire, est arrivée plus tardivement, au cours du XVI^e siècle. Couramment utilisée pendant les époques Momoyama (1573-1603) et Edo (1603-1868), la *suikan-gura* est plus simple et plus pratique que la *yamato-gura*, elle sera donc davantage employée au quotidien.

Enfin pour les équipements militaires : la *gunjin-gura*, une selle de bataille employée à partir de la période Muromachi (1392-1573) ; est une selle épaisse et particulièrement solide.

Nous allons être amenés à utiliser ces distinctions lorsque nous parlerons des harnachements présents dans notre corpus. Par ces séparations nous voyons également que l'équitation, malgré sa restriction à une seule classe, se fait dans différents contextes :

- Le transport de personnes d'un lieu à l'autre.
- Les batailles et tout ce que cela implique. En effet, nous pouvons imaginer que pour la transmission des commandements, le messager sur son coursier²⁷ doit être rapide et le moins chargé possible d'un équipement qui le ralentirait.

²⁷ Un coursier est un cheval choisit pour sa rapidité.

- Les festivités, parades, défilés ou cérémonies qui, eux-aussi, peuvent varier en fonction des circonstances : lors d'une victoire guerrière, d'une cérémonie funéraire, d'une fête annuelle...

L'environnement modifie donc le recours au cheval, autant que les époques, et très certainement la manière de le monter avec un équipement qui diffère.

CHAPITRE 2

LA MONTE

À présent, après avoir vu dans quels contextes les Japonais ont eu accès à l'art de la monte ainsi qu'à certaines données entrant en ligne de compte dans la manière de monter, telles que, la domestication tardive, les origines venues du

continent, l'évolution de la race, une discipline restreinte à certaines catégories de personnes, nous allons aborder le sujet de la monte au Japon par le matériel de harnachement à travers les âges et contextes, espérant ainsi illustrer différentes utilisations de ces équipements.

Ces outils que sont la selle, les étriers, la bride et le mors n'occupent qu'une fonction d'accessoires - mais des **accessoires dont on peut plus ou moins facilement se passer suivant le but, ou les niveaux de confort et de sécurité recherchés durant la monte.**

À travers l'étude de ces équipements, nous pouvons observer les techniques que les Japonais utilisaient, les procédés qu'ils ont mis au point, mais également reconnaître la constance de certaines pratiques, ou à l'inverse, de distinguer celles qui n'ont plus cours.

I- MONTER

Comme pour la description d'une architecture, nous allons commencer par l'entrée, et pour notre cas, le moment où l'on monte à cheval, grâce aux étriers, qui sont présents dès l'époque Kofun, et donc les premières traces de la monte à cheval au Japon. Les étriers ne servent pas seulement à monter, ils servent aussi à reposer les jambes, et parfois à donner un point d'appui pour soutenir le corps. Mais nous y reviendrons.

A- Les étriers

Bref détour par la Chine durant la période des Six dynasties (220-589 de notre ère) confrontée à de grands changements : l'armée chinoise qui jusqu'ici utilisait le cheval en l'attelant à des chars de guerre, réorganise son armée, substituant peu à peu la cavalerie au char. Ce bouleversement amène une grande innovation, à savoir l'invention de l'étrier. Une polémique a longtemps divisé les spécialistes à son sujet. Cet accessoire a-t-il été imaginé en Chine ou chez les peuples cavaliers des steppes du Nord ? Nous pouvons noter, d'une part, que le terme « *deng* » désignant l'étrier en chinois, apparaît comme un simple doublet du verbe « monter » et qu'on a, d'autre part, retrouvé à Changsha en Chine du Sud, une statuette représentant un cheval dont la selle est munie, sur le côté gauche, d'un « anneau » unique fixé par une courroie. Cette pièce, datée des environs de l'an 300, a été interprétée comme un « étrier de monte ».

Nous n'avons malheureusement pas trouvé d'illustration de cette céramique mais il est dit que cet anneau est placé assez haut²⁸. Nous pouvons légitimement nous interroger sur l'utilité d'un tel « étrier », placé trop haut pour faciliter la monte

²⁸ GRAFF, David, *Medieval Chinese Warfare 300-900 (Warfare and History)*, Routledge, Royaume-Unis, 2002.

ou même permettre au cavalier de reposer correctement une de ses jambes et se faisant d'être en déséquilibre. Il n'est pas impossible que ce fameux « étrier de monte » soit simplement un anneau servant à fixer un objet, arme ou instrument de musique, utilisé par le cavalier pendant la chevauchée²⁹. En revanche, la présence d'anneaux de chaque côté de la selle, toujours présents dans les harnachements exhumés sur des sites des IV^e et V^e siècles chez les peuples cavaliers de Mongolie et de Corée, seraient bien des proto-étriers. Nous les retrouvons au Japon à l'époque Kofun, à l'image des étriers, ci-contre datés du V^e ou VI^e siècle et exhumés de la sépulture de Eta Funayama, préfecture Kumamoto et exposé au Musée national de Tôkyô. Encore que leur petite taille et leur fragilité, semblent exclure la possibilité de fournir un appui permanent au cavalier.



Etrier de Eta Funayama, J – 753

© Emuseum.jp

Pour cet élément qu'est l'étrier, l'équipement japonais, même tardif, en contient dès ses débuts, alors que la diffusion de cet accessoire ne touche pas les romains en Europe, il n'est en effet connu en occident qu'à partir du VII^e siècle de notre ère.

Le type d'étrier, *abumi*, utilisé par les Japonais, dénote une évolution intéressante par rapport au simple étrier en forme d'anneau du continent asiatique. Celui-ci fut d'abord modifié par l'ajout, à l'avant, d'un butoir en fer

²⁹ L'EPERON, *La Chine ne découvrira pas l'équitation au JO*, Hors-série Été & Vacances 6776, n°11, paru le 17 juillet 2008.

semblable à un cale-pied. Cela s'observe particulièrement bien sur une paire d'étrier ancien (**Fig. 2**) du Kofun Ôtani à Wakayama, datée entre la fin du III^e à la fin du VI^e siècle. Cette paire d'anneaux, en fer, est la partie châssis et accroche de ce que l'on appelle *tsubo-abumi*, « étrier pot » dont il nous manque aujourd'hui la partie en forme de pot. Des restes de bois, bloqués dans les rivets de ce châssis de fer, nous permettent d'avancer que cette partie en forme de pot était en bois. Les parties supérieures ajustées aux anneaux se terminent en triangle sur les sommets pour former une fente et ainsi servir d'accroche aux étrivières qui relient les étriers à la selle. La première photo nous montre la face, tournée vers l'avant dans le sens de la marche ; les chaussons de bois « *tsubo* » étaient encastrés dans le creux que l'on peut voir. La seconde photo (page suivante de l'annexe) illustre la partie tournée vers l'arrière. Nous pouvons remarquer trois clous placés à l'ouverture des étriers lorsqu'ils étaient encore complets. Ces clous jouaient sans doute un rôle de crampon évitant au pied de glisser sans cesse hors de l'étrier. Après tout, ces simples anneaux auraient pu se suffire en tant qu'étriers, pourquoi les japonais ont-ils trouvé nécessaire d'ajouter ce chausson de bois? Ces pots en bois ne sont pas indispensables pour monter sur le cheval mais ils avaient peut-être un rôle antichoc : contre les troncs d'arbres, les rochers ou encore contre des armes lors de batailles.

Avec les étriers simples en forme d'anneau, dit *wa-abumi*, cette forme d'étrier « pot », *tsubo-abumi*, se développe beaucoup durant l'époque Kofun et après, les exemplaires en métal étant les plus récents. Cependant avant ces exemplaires en métal nous avons des cas plus particuliers, comme des essais, à l'image de cet étrier en bois, dit en forme de *biwa* (**Fig. 5**). Dans la préfecture de Shizuoka, les vestiges d'Iba, où il a été retrouvé, se situaient dans une digue de sable du littoral des quartiers Ouest de la municipalité de Hamamatsu. Toutes sortes d'objets du quotidien des périodes Kofun à Nara ont été découvertes dans cette digue, et parmi elles des objets pour accompagner les défunts. On ignore de quelle catégorie cet étrier *biwa* faisait partie. Le *biwa* est un instrument à corde

dont la courbure du dos est assez similaire à celle de cet étrier. L'ensemble, la partie fermée et l'attache, a été taillé dans une seule pièce de bois. La petite surface où le pied est posé est épaisse, l'avant a été taillé pour présenter une courbure dite de « poitrine de colombe », *hato-mune*, terme que l'on retrouvera pour la forme définitive des étriers japonais. Cette forme particulière de l'étrier suscite des questions : se demander si la forme a vraiment été inspirée de l'instrument de musique *biwa*, ne nous avancera pas beaucoup, en revanche, nous pouvons nous interroger si son utilisation était vraiment efficace ? La surface semble petite et peut donc glisser lorsque le cavalier pose son pied pour monter à cheval. De plus, l'attache au sommet est faite d'un seul bloc de bois, ce qui peut la rendre fragile, surtout lorsque le cavalier y repose tout son poids pour monter. Cet étrier ne paraît pas être idéal pour l'action de monter mais sa présence peut néanmoins être suffisante.

Comme nous l'avons dit, les exemplaires en métal de *tsubo-abumi* sont plus récents à l'image des étriers en cuivre (**Fig. 6**) du Musée national de Tôkyô. Ces deux étriers proviennent du tumulus Sukomo à Yamaguchi, mais aucune certitude qu'ils soient à l'origine une seule et même paire, car selon les documents de fouilles quatre étriers ont été découverts et ils étaient identiques. Probablement utilisés autour des périodes Asuka et Nara, les deux étriers ont été moulés de la même façon, mais l'un d'eux présente des parties manquantes. Comme ils sont en cuivre, ils sont assez épais et lourds. Même si les deux sont oxydés, ils sont dans un bon état de conservation. En outre il est apparemment possible qu'ils aient été laqués, sans doute plus dans un but d'ornementation que de protection puisque le cuivre oxydé reste étanche et ne devient pas poreux comme peut l'être la rouille de fer. La boucle d'attache a été fondue au sommet de l'étrier, au niveau de l'ouverture pour la chaussure. La poignée a été moulée en forme de petit rectangle avec un angle arrondi. Le trou recevant la chaîne d'étrier (*mizuo*) est ouvert pour être saillant vers l'avant, il est découpé en rectangle, ce n'est pas une boucle avec un ardillon comme les étriers auront généralement par la suite.

L'étrier est conçu avec une bouche large et un creux profond, l'extrémité galbée se finit en « poitrine de colombe », *hato-mune*. En bas, le plancher dépasse de 2,7 cm à l'arrière. Le fond est à peu près plat, mais pour s'adapter à la voûte plantaire du pied, l'intérieur est légèrement recourbé. Avec ces étriers « pot », nous pouvons voir une nouvelle modification, ici légère, mais tout de même présente : l'allongement de la semelle vers l'arrière, sans doute pour offrir au pied une plus grande surface d'appui, bienvenue lorsque le cavalier souhaite se mettre en selle. Nous pouvons remarquer cet allongement sur des étriers similaires présents sur l'illustration de harnachement selle *kijikuwa* et son équipement (**Fig. 9**) et constater par la même occasion que le système d'attache au sommet de l'étrier ainsi que la chaîne utilisée se terminent néanmoins par une courroie en cuir blanc.

Une dernière modification consista à réduire les côtés de l'étrier et à abandonner l'attache ouverte pour recevoir une chaîne au profit d'une boucle avec ardillon faisant partie intégrante d'une extension en fer au sommet de l'étrier. Ce type d'étrier est parfois appelé *shitanaga*, « longue langue », la paire d'étrier *akikusa-mon zôgan* (**Fig. 25**) nous fait découvrir la forme aboutie de ce nouveau type d'étrier.

Conservée au Musée du cheval de Kanagawa au Japon, cette paire est datée de l'ère Edo, au XVIII^e siècle, en raison de la technique de damasquinage³⁰ et des particularités du décor utilisé sur les faces, les semelles et les attaches de ces étriers. Deux techniques de damasquinage semblent avoir été employées : *itozôgan*, par fil et *hirazôgan* par aplat. La face des étriers est décorée de motifs de plantes d'automne damasquinés et le plancher de la semelle est orné de damasquinage d'argent, de plantes aquatiques. La forme que présentent ces étriers est celle que nous retrouvons le plus répandue à partir du XVI^e siècle, le

³⁰ Le damasquinage est une technique artistique qui consiste à enchâsser un fil de cuivre, d'or ou d'argent sur une surface métallique, généralement de fer ou d'acier, afin de créer un motif décoratif.

début de l'époque Edo. Une « poitrine de colombe » bien bombée et ronde présentant trois parties verticales en relief, le plancher de la semelle qui remonte en se courbant, ainsi que l'attache en boucle et ardillon placé judicieusement pour être parallèles aux flancs de la monture³¹. Les étriers à longues langues ont généralement ces caractéristiques avec certaines variations néanmoins comme nous pouvons l'observer sur les étriers *muranashiji* (**Fig. 19**). Cette réalisation date d'entre la fin de Kamakura à l'ère Muromachi selon la technique de *muranashiji*, un décor de laque avec dorures irrégulières. Leurs formes nous intéressent particulièrement, en effet les trois portions verticales ont un relief très saillant, rappelant celles des fruits de carambolier. De plus, la « poitrine de colombe », *hato-mune*, sur le devant, présente une pointe très haute au lieu de former un arrondi comme nous l'avons vu plus haut. L'étrier est en bois, mais sous entourage, la fixation et sous celle-ci la plaque du blason sont en fer. Ce renforcement est sans doute bienvenu étant donné la force exercée sur l'étrier lorsqu'un cavalier porte l'ensemble de son poids dessus afin de se hisser sur le dos du cheval. La paire *akikusa-mon zôgan* (**Fig. 25**) que nous avons vue préalablement ne semble pas avoir de quelconque renfort. Il est à craindre que l'action répétée de monter en s'appuyant sur un seul étrier, aurait sans doute fait céder l'étrier au niveau du plancher. De plus, la boucle d'attache incluse dans l'étrier était tournée de telle manière à ce que la pointe, ardillon, soit vers l'extérieur. Les étriers n'étaient donc pas interchangeables de côté, ce qui peut poser un problème si le cavalier monte toujours du même côté, il fragilisera seulement un des deux étriers.

La grande surface qu'offre ces étriers typiquement japonais assure une certaine stabilité et évite peut-être même de glisser au moment où l'on monte à

³¹ Sur les étriers anneaux Européens, l'attache se fait de telle manière que lorsqu'ils sont chaussés, l'étrivière forme une « vrille », avec ces étriers les étrivières restent droites et parallèles aux flancs.

cheval. Cependant la laque lisse ainsi que l'aspect « qui remonte » nous semble moins pratique pour l'action, que les étriers pots en cuivre (**Fig. 6**) et leurs crampons en clou.

B- La selle

Ainsi que nous l'avons vu lors de la présentation du harnachement, le pommeau, *maewa*, à l'avant, présente parfois de chaque côté une double échancrure, plus ou moins profonde comme nous pouvons le discerner sur la selle *enmonraden* (**Fig. 16**) ou la selle *shuurushi-kondô-urimon* (**Fig. 17**), qui pourrait permettre au cavalier une prise pour enfourcher le cheval. Évidemment ces



Tegata de la selle shuurushi-kondô-urimon (Fig. 17)

© Nihon Bagu Taikan, volume III, 1991

encoches, ne doivent pas avoir cette seule fin, d'autant que les pommeaux étant déjà bien hauts, il suffit de s'en saisir pour avoir une prise. Ces encoches, d'après le matériel à notre disposition sont d'ailleurs assez tardives, en effet dans notre corpus nous les voyons apparaître seulement avec la selle *enmonraden* (**Fig. 16**), soit à l'époque de Kamakura au XIII^e siècle. Cela ne signifie pas que ces encoches étaient inexistantes avant, mais à partir de cette période elles se généralisent, à en devenir dans certains ouvrages, une caractéristique des selles japonaises.

Dans l'hypothèse où la finalité principale de ces encoches est de faciliter la mise en selle, leur présence de chaque côté du pommeau soulève une autre question : le côté de la monte. Une nouvelle fois, l'expérience de notre histoire Européenne nous amène à poser des questions qui sont peut-être sans objet dans l'archipel. Il est habituel en occident d'aborder son cheval par la gauche, plus

par tradition que par réelle nécessité de nos jours. En effet, lorsque les cavaliers étaient des hommes d'armes, comme nos chevaliers du Moyen Âge, ils portaient leur épée à gauche, puisque majoritairement droitier, pour la dégainer. De fait, monter par la droite avec cette attelle tranchante le long du flanc, aurait entravé le mouvement de la jambe gauche pour passer au-dessus de la croupe, et sans doute blessé la monture. Qu'en est-il au Japon ? Nous avons le témoignage de Luís Fróis dans son ouvrage, *Européens & Japonais, Traité sur les contradictions & différences de mœurs*, rédigé en 1585, dit au chapitre VIII, *Les chevaux* :

« Nous montons en selle du pied gauche ; les Japonais le font du pied droit. »

Luís Fróis est un prêtre jésuite portugais arrivé parmi les premiers missionnaires au Japon. Il marque les nombreux décalages entre le Japon et l'Occident, et sa description comparative des mœurs japonaises et européennes est à prendre avec précautions, car par son récit il souhaite convaincre ses supérieurs et l'Europe qu'il y a bien une mission évangélique à effectuer au Japon. Néanmoins, c'est un témoignage précieux étonnamment curieux et ouvert d'esprit pour cette époque ; pour les observations qui ne portent pas sur la religion. Ce n'est pas un texte à prendre au pied de la lettre, mais pour cette partie consacrée au cheval il n'y a pas de raison de le mettre en doute.

L'arc était l'arme principale des samurais³², particulièrement des guerriers des XIII^e et XIV^e siècle. Les arcs japonais qui étaient particulièrement longs - jusqu'à 187 cm, voir 2 m – étaient tout de même utilisés à cheval notamment parce qu'ils n'étaient pas tenus en leur centre, mais beaucoup plus bas. Dans notre problématique, la question qui se pose n'est pas encore comment les guerriers japonais tiraient avec, lors de combats à cheval, mais plutôt comment le portaient-ils lorsqu'ils devaient monter ? Tenus à la main ? En bandoulière ? Les représentations que nous avons trouvées, comme celle ci-contre, ne montrent que des guerriers déjà à cheval et tenant l'arc en main, parfois prêts à tirer. Nous ne savons donc pas comment l'arc était porté lorsqu'il n'était pas utilisé mais cela avait sans doute une incidence sur la manière qu'avaient les guerriers de monter à cheval. La présence des encoches, *tegata*, des deux côtés peut signifier que le côté d'où ils montaient importait peu si l'on suppose que le cavalier, lorsqu'il souhaite monter, agrippe les encoches qui sont à l'opposé du côté du cheval où il se trouve.



© Nihon Bagu Taikan, volume III, 1991

Rouleaux de Obusa Masaburô

Les encoches du pommeau, *tegata*, servaient donc certainement à monter mais aussi à la monte en elle même, lorsque le cavalier est sur sa monture, c'est pourquoi nous y reviendrons par la suite.

³² CONLAN, 2010, p. 54.

Le troussequin, à l'arrière, est parfois très haut sur les selles japonaises. Ce qui peut gêner lors de la monte. En effet, une telle hauteur oblige à lever haut la jambe qui passe par-dessus la croupe et empêche le cavalier de s'aider en attrapant ce même troussequin, puisqu'il est alors trop haut. La hauteur du troussequin s'observe particulièrement bien sur la selle kondô-takashô-dôgumon (**Fig. 18**). Cette selle avec des motifs d'outil de fauconnerie en bronze doré date de l'ère Edo (1603-1868) et est conservée au Musée national de Tôkyô.

La structure de la selle est assez épaisse, notamment les *kuratsune*, les pointes en bas des arçons avant et arrière de la selle, avec une forme qui possède les particularités des selles d'utilisation réelle de la fin de Muromachi. Le troussequin est une planche presque plate, à l'exception des extrémités/ pointes qui ressortent en bas sur les côtés. Cette planche arrière dépasse beaucoup des planches d'assise de la selle, le sommet devait donc arriver en haut des vertèbres lombaires du cavalier. La gêne que pouvait occasionner le troussequin en montant devait être compensée par une bonne tenue lorsque l'on chevauchait. La selle est entièrement vernie de laque noire. Les motifs en bronze doré sont rivetés ou cloués sur les faces extérieures des deux arçons avant, arrière et représentent des outils utilisés pour la chasse au faucon, la fauconnerie. Nous y trouvons au centre un panier d'appâts, *kuchiekago*, des baguettes où cravache, *muchi*, ainsi qu'une longe, *Ôo*. Les détails du panier en bambou et du cordon sont représentés par de fines incisions. La chasse au faucon était depuis longtemps le loisir des seigneurs, mais elle se répand à l'ère Edo parmi la famille du Shogun et les *daimyô*³³. Cette selle était peut-être utilisée à l'occasion de ces chasses au faucon. Par conséquent, nous pouvons imaginer que cette activité nécessitait d'avoir un troussequin haut, malgré l'embarras que celui-ci pouvait provoquer pour enfourcher la monture.

³³ *Daimyô*, littéralement « grand nom » étaient les plus puissants gouverneurs féodaux au Japon, entre le XII^e siècle et le XIX^e siècle.

Nous pouvons également supposer que les cavaliers, qu'ils soient des guerriers avec de lourdes armures ou bien de nobles aristocrates, ne montaient pas avec les étriers mais avec des escabeaux, des promontoires naturels ou bien des bornes prévues à cet effet, à l'image des bornes milliaires des romains. Celles-ci, étant disposées le long des voies romaines, servaient à en marquer la distance mais pouvaient faire office de marchepied aux cavaliers pour les aider à monter à cheval, d'autant que les romains n'avaient pas d'étrier pour faciliter la montée. Pour un japonais, avoir des étriers n'empêche sans doute pas l'aide, bienvenue, d'un promontoire ou d'une personne – comme l'illustration ci-dessus des Rouleaux des légendes du Mont Shigi – pour favoriser la monte, dispensant ainsi de lever la jambe aussi haut qu'il ne le devrait.



© Nihon Bagu Taikan, volume III, 1991

Trésor national au sanctuaire Chôgosonshi-ji à Nara

Rouleaux des légendes du Mont Shigi,

Si tout s'est bien passé, le cavalier japonais est maintenant donc à cheval, peut-être grâce à l'aide des étriers pour se hisser en selle. C'est à présent que nous abordons la monte proprement dite.

II- MISE EN AVANT

A- L'assiette et le rôle de la selle

La notion d'assiette peut paraître complexe à comprendre lorsque l'on ne monte pas à cheval. Elle réside en la capacité que le cavalier a de suivre avec son corps les mouvements de sa monture, sans la gêner, et à influencer volontairement les dits mouvements au moyen de son propre corps. La bonne assiette d'un cavalier assure également son maintien en selle ou à cru grâce à la souplesse des reins et des hanches. En amortissant chocs et réactions, l'assiette du cavalier lui permet de garder un contact moelleux avec sa monture et par ce biais de communiquer au mieux.

Pour résumer, le cavalier doit adopter une position fonctionnelle où son assiette jouera un rôle d'amortisseur pour pouvoir suivre le cheval sans le subir, voire d'agir sur le dit cheval.

Il est possible de monter à cheval sans avoir une bonne assiette : en s'y cramponnant, en ayant des reflexes et des cuisses musclées... mais il ne s'agira pas là d'une bonne assiette. En principe, il était important de bien savoir monter pour le guerrier japonais, quelque soit son rang, mais encore plus pour ceux aux revenus plus modestes, comme nous pouvons le lire dans le *Code d'honneur du samouraï*³⁴:

« Pour les guerriers de rang inférieur, il est particulièrement souhaitable qu'ils apprennent à bien monter à cheval, de manières qu'ils puissent se rendre maîtres de n'importe quelle monture, même turbulente ou fouguese. [...] Mais si vous maîtrisez l'équitation, vous pouvez dénicher un cheval excellent mais trop turbulent, capricieux ou fougueux, et l'acheter

³⁴ TAIRA, Shigesuke, Code d'honneur du samouraï, Monaco, Alphée, 2005. p.52 à 55.

à vil prix. Ainsi, vous avez toujours la possibilité de posséder un cheval meilleur que ce que vous pourriez normalement vous offrir. »

Cet extrait souligne deux choses : le talent supplée à la richesse. Par ailleurs nous voyons que pour le japonais qui se veut cavalier, se cramponner à sa selle ne lui suffit pas, il doit maîtriser l'équitation, et pour cela, il doit perfectionner son assiette.

Intrinsèquement, sans qu'il en soit conscient, l'assiette est aussi la faculté que le cavalier a de faire fonctionner son centre de gravité (entre le nombril et le pelvis) avec celui du cheval (en arrière du garrot, au niveau du passage de la sangle au milieu de la cage thoracique). La selle permet au cavalier de se placer correctement par rapport au centre de gravité de sa monture, c'est pourquoi il est important qu'elle soit adaptée autant au cavalier qu'à son cheval car si une selle va à un cheval, mais que le cavalier est mal à l'aise dedans, il entravera malgré tout la locomotion du cheval.

Comment la selle permet-elle au cavalier d'adapter sa position pour avoir une bonne assiette ? Si le cavalier monte à cru, c'est à dire sans selle, l'enfourchure³⁵ est parfois très large, elle écartèle pratiquement ses jambes. Cela l'oblige à plier ses jambes au niveau des hanches, se faisant, la « descente » de jambe est moins bonne, ce qui ne lui permet pas de bien prendre sa monture « dans les jambes » pour se maintenir sur son dos grâce aux adducteurs. Cette position avec les jambes pliées aux hanches empêchera un jeu optimal du bassin.

³⁵ Partie du corps du cheval qui se situe entre les cuisses du cavalier.

La selle ajoute une étroitesse à l'endroit de l'enfourchure, ce qui permet un placement de la jambe descendue, les hanches ne sont pas pliées, le cheval est bien pris dans les jambes qui descendent bien droites et ne sont pas envoyées en avant comme le montre le schéma ci-dessous :

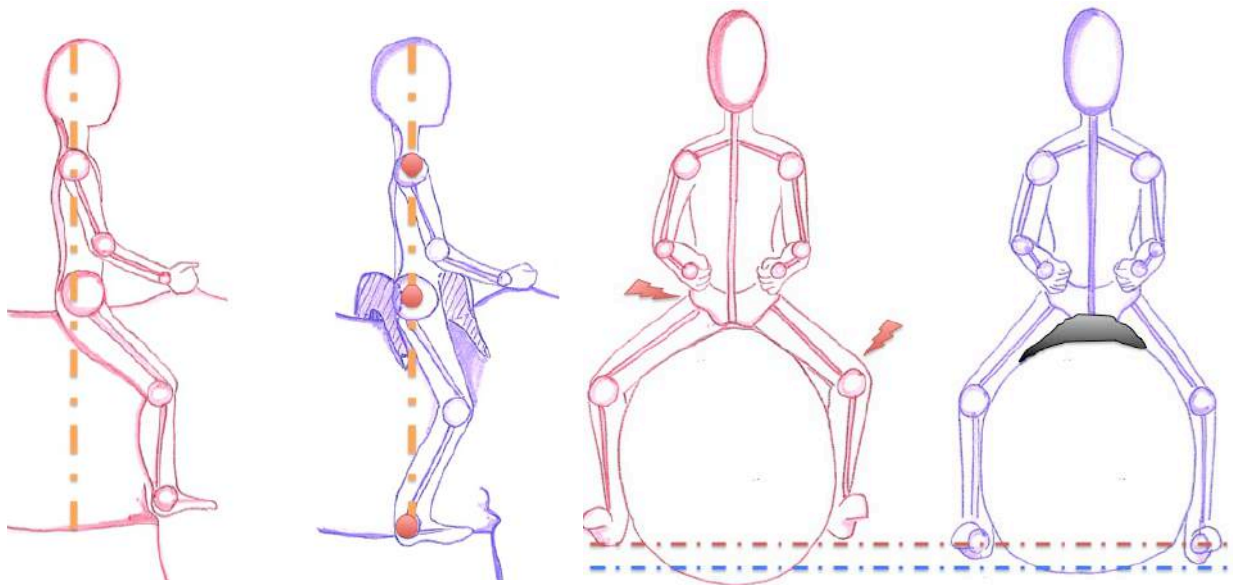


Schéma du placement du cavalier, sans selle (en rouge), avec selle (en bleu).

Sans selle les hanches et les genoux sont pliés et les pieds envoyés en avant.

Avec une selle l'enfourchure étroite permet la descente de jambe optimale.

© H.Hupfer, 2014

Cependant ce que nous venons de dire peut-être remis en cause, si, comme le rapporte de Lapeyrère dans son ouvrage, *Le Japon militaire*³⁶ :

« Naguère encore, les Japonais montaient avec des étriers très courts de courroie, ce qui les faisait paraître accroupis plutôt qu'assis à cheval. »

³⁶ DE LAPEYRERE, P., *Le Japon militaire*, E. Plon et cie, 1883, p. 103.

Cette position fausserait alors tout le principe de l'assiette que nous avons exposé jusqu'ici et par la même expliquer la nécessité du maintien qu'offre les selles en ayant les arçons avant et arrière très hauts. Néanmoins, ce dernier point doit être nuancé. En effet, il est vraisemblable que le réglage des étriers se fasse en fonction du type d'équipement utilisé et par extension du type d'équitation que le cavalier souhaite pratiquer lorsqu'il montera. Ainsi l'étrier est un accessoire important notamment pour son emploi guerrier, assurant le cavalier dans sa selle. Un archer cavalier pourra se poster fermement et presque debout dessus, lui octroyant une plus grande précision de tir pour augmenter ses performances. Dans ce contexte, le réglage des étriers idéal serait plutôt long, permettant ainsi à l'archer d'être debout, tout en maintenant bien sa monture entre ses jambes. De même lorsqu'un cavalier reste longtemps en selle lors d'un long déplacement, il est moins contraignant pour ses articulations d'avoir les étriers réglés longs pour avoir les jambes détendues. Au contraire, nous pouvons supposer que des étriers courts vont améliorer les combats rapprochés et l'utilisation du sabre.

Les allures du cheval correspondent aux différentes façons que le cheval à de se mouvoir. Parmi les allures, que nous allons évoquer dans cette étude, citons : le pas qui est une allure marchée, donc lente ; le trot que l'on situe généralement au milieu puis le galop. La manière qu'a le cheval de bouger ses membres définit l'allure : ainsi au trot lorsque le cheval avance un antérieur, son postérieur opposé (appelé diagonale) suit. Il est donc dit que le cheval passe d'un diagonal³⁷ à l'autre et ses mouvements sont entrecoupés d'un temps de projection. Pour être au pas ou au galop, il ne déplace pas ses jambes de la même manière ce qui rend la perception et l'encaissement du cavalier différents et plus ou moins secoués. De notre propre expérience, nous pouvons dire que le trot est une allure plus saccadée que le galop qui est, elle, plus « coulée ». Nous

³⁷ En équitation le terme « diagonal » peut être utilisé au masculin, il s'agit alors de l'action concomitante d'un antérieur avec le postérieur opposé du cheval.

allons maintenant voir si ces allures ont une incidence sur le harnachement, plus particulièrement, sur la selle.

B- Question d'allure

Lors de reconstitutions de combats à cheval, le spectateur est habitué à voir des batailles avec des chevaux lancés au grand galop contre l'ennemi, à l'image des scènes du film *Ran* de Akira Kurosawa tourné en 1985 et qui situe son récit de guerre entre clans, au XVI^e siècle. D'une part, il n'est pas avéré que les guerriers utilisaient leurs montures pour percuter leurs adversaires ; d'autre part, si tel était le cas, il n'est pas certain que cela se soit fait à grande allure. En effet, une expérience réalisée par la chaîne de télévision publique NHK³⁸ en 1980, montre qu'une monture semblable aux chevaux japonais, supportant un cavalier en armure, ne pouvait dépasser la vitesse de 9 km/h. Pour se faire, un poney de 1,30 m et pesant 350 kg a supporté le poids d'un cavalier de 50 kg plus 45 kg d'armure et de harnachement, soit un total de 95 kg. La monture atteignit péniblement le grand trot (*kake-ashi*) et décéléra vite au petit trot (*haya-ashi*). Les textes, décrivant les batailles, mentionnent d'ailleurs bien plus souvent ce grand trot plutôt que le galop (*shikku*). Cette lenteur nouvelle qui n'était pas présente dans nos imaginaires de batailles pourrait, selon l'auteur Thomas D. Conlan³⁹, présenter ses avantages : elle permettrait par exemple aux archers de mieux ajuster leurs tirs. Cependant, il convient de se rappeler que les allures sont les différentes façons que le cheval a de se déplacer. En réalité, sa vitesse peut-être régulée selon les allures et un cheval au grand trot peut dépasser un cheval au petit galop. Ajuster son tir à l'arc au trot nous paraît bien plus compliqué au vu des nombreuses secousses de cette allure comparée aux foulées plus stables d'un

³⁸ Nippon Hôsô Kyôkai (Compagnie de diffusion du Japon), entreprise publique qui gère les stations de radio et de télévision du service public japonais.

³⁹ CONLAN, 2010, p. 36.

galop. D'ailleurs, le *Yabusame*, discipline toujours pratiquée de nos jours, consistant à viser trois cibles successives sur une piste de 255 m de long, se déroule au grand galop et non au trot.

Dans de nombreuses régions du Japon, il n'existe quasiment aucun terrain plat se prêtant à des combats à cheval, et la plupart de ceux qui existent, sont utilisés depuis déjà plusieurs siècles pour des cultures : la vision de combats rapprochés à cheval, saccageant ces cultures et devant se faire dans des rizières inondées paraît peu probable. En outre, les récits indiquent plus de victoires liées à des supercheries et subterfuges qu'à de courageuses charges, sans doute impossibles à la fois pour les chevaux mais aussi à cause du terrain. Les armures portées par les *bushi* de la fin de l'époque Heian étaient spécifiquement conçues pour le tir à l'arc à cheval, les batailles pouvant donc se faire à quelque distance et sans charge obligatoire pour les chevaux.

Il semblerait, en outre, que les samurais répugnaient à mettre leur précieuse monture en danger. Des données fiables⁴⁰ concernant les blessures des chevaux existent pour les années 1333 à 1338 et l'échantillonnage de trente et un chevaux révèle que 61% d'entre eux furent touchés par des flèches tandis que 35% subirent des blessures par sabre, les 3% restants furent blessés par des piques. Seuls trois des quatorze chevaux blessés par des flèches succombèrent à leurs blessures. Nous pouvons donc affirmer que les flèches leur étaient rarement fatales. Aussi chargeaient-ils rarement à moins de quelques mètres de leurs ennemis. Leurs chevaux pouvaient alors être touchés par des flèches qui n'étaient généralement pas fatales, alors que la confrontation à une pique ou un long sabre pouvait, elle, se révéler mortelle.

⁴⁰ CONLAN, 2010, p. 56.

À travers l'équipement utilisé, plus particulièrement des selles, nous pouvons émettre des hypothèses sur le type d'allure adoptée par le cavalier. En effet, le déplacement du corps du cheval sous le cavalier le secoue d'une manière plus ou moins forte, parfois plus verticalement, parfois plus horizontalement. Nous partons du principe que le pas peut être pratiqué avec n'importe quel équipement. Il s'agit effectivement de l'allure de marche principale, un cheval ne pouvant maintenir infiniment une autre allure. Le trot est une allure qui crée un mouvement plutôt vertical : le bassin du cavalier qui accompagne le mouvement se soulèvera de bas en haut. Ainsi une selle profonde, avec des arçons avant et arrière hauts, ne posera normalement pas de problème puisqu'elle n'entrave pas ce mouvement du bassin. Il en va d'ailleurs de même pour les selles peu profondes.

Au contraire, au galop le bassin du cavalier ira de l'arrière vers l'avant : lorsque le cheval amène ses postérieurs en avant, un effet de bascule rapproche la croupe du cheval du dos et du derrière du cavalier. Ce mouvement presque imperceptible à l'œil ne pose pas de problème avec des selles basses à l'image de la selle *meryô no bagu* (**Fig. 21**), datée de l'ère Edo XVII^e siècle, dont la forme simple nous présente une assise peu profonde et dont les arçons avant et arrière remontent peu pour une selle japonaise. Avec une selle pareille, aller au galop ne devait poser aucun problème.

À l'inverse dans l'équipement équestre (**Fig. 22**) daté de l'ère Edo, XVII^e siècle, dont nous avons étudié auparavant les étriers *ôkamon-zôkan*, la selle nous semble beaucoup plus profonde. Cette profondeur aurait pu poser quelques complications au galop en raison de ce même mouvement de bascule. Le

rapprochement entre la croupe du cheval et le dos du cavalier aurait entraîné assez sûrement des coups dans le milieu du dos du cavalier, en plus d'entraver le mouvement de son bassin et plus globalement son assiette, qui n'assure plus alors une bonne coordination avec le mouvement du cheval.

III- DIRECTION / FREIN

Le cheval a une mâchoire particulière avec un espace libre, nommé « barre », entre les dents de devant et les molaires. Cette morphologie de la bouche se révèle particulièrement adaptée à la mise en place d'un système de direction obtenu au moyen d'une pression exercée par le mors sur ces barres. Avec ce contrôle de la bouche, le cavalier acquiert le contrôle de son véhicule quadrupède. Sans ces zones dépourvues de dents sur les mâchoires que sont les barres, l'homme n'aurait jamais pu placer un mors dans la bouche du cheval !

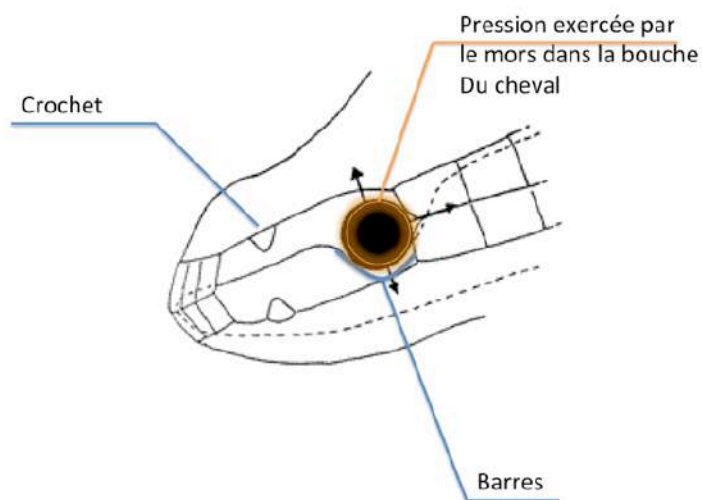


Schéma du mors placé dans la bouche du cheval

© cheval-loisir.ch

Évidemment, il est possible de pratiquer l'équitation sans mors, le premier exemple que nous avons est le « collier-frein » utilisé par les Numides (202-46 avant notre ère) en Afrique du Nord. L'arrêt était provoqué par un « collier-frein », sorte de nœud coulant placé à la base de l'encolure et dont une extrémité restait à portée de la main du cavalier. Remonté rapidement le long du cou et serré en cas de besoin le « collier-frein » comprimait la trachée-artère, étouffait l'animal et le contraignait à l'arrêt⁴¹.

⁴¹ SAUREL, Étienne, *Histoire de l'équitation, Des origines à nos jours*, Christian de Bartillat, 1990, p.104.

De nos jours mais aussi à des époques plus anciennes, l'utilisation de la bride simple sans mors ou de l'hackamore⁴² est possible, ces systèmes travaillent par points de pression sur le chanfrein et la barbe⁴³ du cheval, cela permet ainsi au cheval de boire et brouter tranquillement. Mais la monte sans mors peut présenter l'inconvénient de n'être pas respectée du cheval lui-même, qui ne répond pas convenablement et peut devenir complètement incontrôlable voire dangereux. Arrêter un cheval démuné de mors, suppose un dressage qui n'est pas à la portée de tous, à plus forte raison dans la tension du combat, ce qui peut-être l'une des raisons pour laquelle les japonais, dès les débuts du harnachement à l'époque Kofun (vers 250 – 538), ont eux aussi opté pour une monte avec mors.

A- Mors

Nous pouvons décomposer le mors, *kutsuwa*, en trois parties. La première est l'embouchure, *hami*, qui peut parfois se subdiviser en deux comme nous le voyons sur l'image ci-dessous ; ces deux morceaux de l'embouchure sont nommés canons en français mais nous n'avons pas trouvé d'équivalent en japonais. La deuxième partie se compose des pièces de joues, *kagamiita*, qui sont généralement le support de motif d'ornementation. Au sommet de ces *kagamiita* se trouve l'endroit où les montants du filet sont reliés au mors. Enfin, il y a les tiges pour attacher les rênes, *hitte*, celles-ci sont directement liées à l'embouchure en passant à travers les pièces de joues.

⁴² Un hackamore est un type particulier de filet qui n'a pas de mors, traditionnellement utilisé en Espagne et pour la monte western. Nous n'en avons pas de trace au Japon.

⁴³ La barbe du cheval se situe au niveau de son menton.

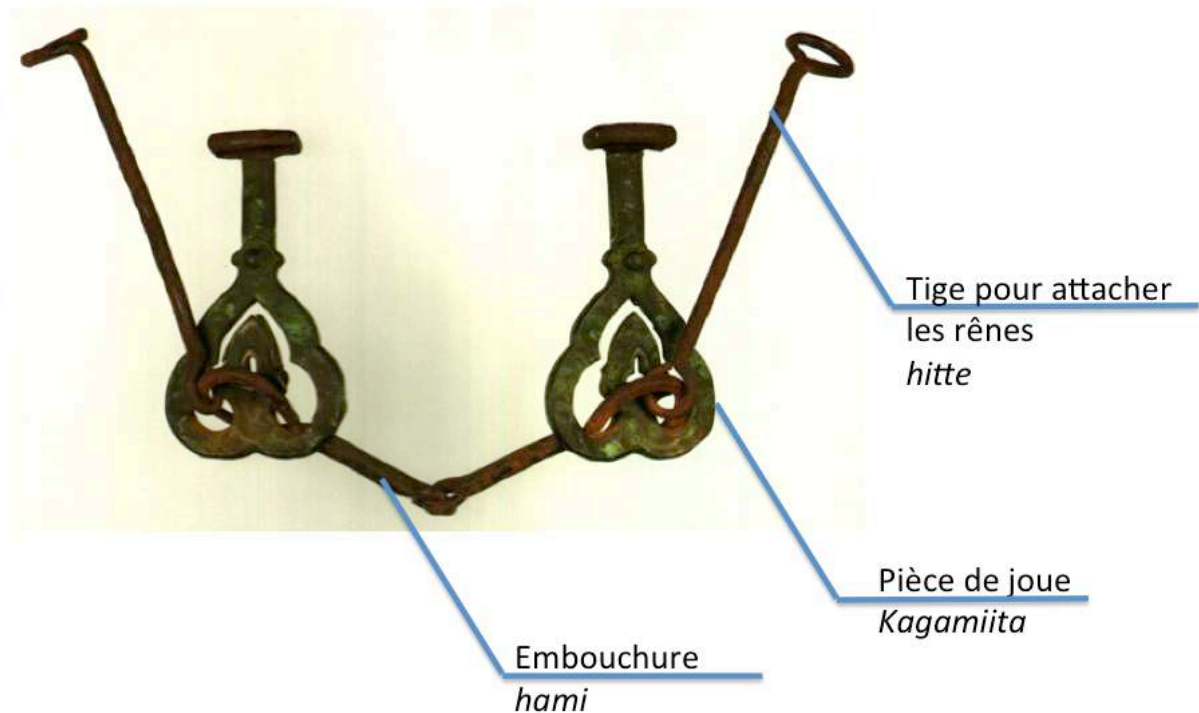


Figure14 de l'annexe, mors à feuille d'abricot avec le vocabulaire

© Nihon Bagu Taikan, volume II, 1991

L'embouchure est cette partie du mors qui entre dans la bouche du cheval, et dont l'effet est d'agir immédiatement sur les barres, d'imprimer à cet organe une sensation douloureuse que le cheval cherche à faire cesser en obéissant à la main qui lui cause.

La fabrication des mors en Occident est l'affaire des éperonniers, nous ignorons quelle séparation des tâches s'appliquait chez les artisans japonais, néanmoins, la fabrication d'un mors, comme pour les selles, doit être appropriée à l'animal auquel on le destine. L'artisan qui façonne le mors doit donc avoir étudié avec soin tous les effets - rapport de forces, sensibilité et mouvements entre le cavalier et la monture - afin de fixer avec précision les mesures des parties du mors.

Il faut considérer dans la bouche d'un cheval, quelles sont les parties intérieures et extérieures. Les premières sont la langue, le canal dans lequel la langue doit se loger, les crochets, les barres, et le dedans des lèvres. Les secondes sont la fente ou commissure des lèvres, le dehors des lèvres. Pour bien emboucher un cheval, le seul moyen est de lui donner un mors qui soit ajusté aux parties intérieures de la bouche⁴⁴, qu'il ne contraigne pas plus l'une que l'autre de ces parties. En chargeant toutes les parties intérieures de la bouche de manière égale, aucune n'est gênée, ni offensée : les lèvres ayant par leur peu de sensibilité, la force de soutenir le mors, empêchent qu'il ne fasse trop d'effet sur les barres, et n'y appuie pas au point de blesser.

Dès l'époque Kofun (vers 250-538) les éléments latéraux des mors, que nous appelons pièces de joues et qui étaient généralement en forme de disque ou de trèfle percé, furent comparés à des miroirs, ce qui leur a donné leur nom *kagamiita*. Cette comparaison est notamment faite par un mors en bronze (**Fig. 1**), évoqué au premier chapitre.

Découvert dans le Kofun n°1 de la préfecture de Shiga, ce mors, dont l'embouchure est à simple brisure, est équipé de pièces de joues à la forme circulaire d'un diamètre de 9,5 cm. Une partie articulée est attachée sur ces plaques pour l'attache des montants du filet. Les tiges d'attache des rênes sont directement reliées à l'embouchure à travers le trou central des plaques.

⁴⁴ LEBRUN, M. Manuel complet du bourrelier et du sellier, Librairie encyclopédique de Roret, Paris 1833, p. 240.

Cependant ce type de *kagamiita* ne se retrouve guère aux époques suivantes et c'est un type, déjà présent à l'époque Kofun, qui prendra le dessus. Ces *kagamiita* prirent la forme d'anneaux renfermant deux barres se croisant à angle droit comme nous pouvons le voir avec le mors dont les pièces de joues sont en forme de « cœur et à motif de croix » (**Fig. 3**).

Ce mors fait partie d'un ensemble d'équipement équestre qui se trouve dans le trésor du sanctuaire Atsuta-jingu de la ville de Nagoya, consacré la 3^e année de l'époque Keiô (1867). Le Kofun d'où ce groupe provient est inconnu, mais on peut supposer qu'il tient son origine des alentours du sanctuaire Atsuta-jingu. C'est un mors dit à canons double brisure en fer, ses deux extrémités se terminent par des plaques de joues dites en forme de « cœur à motif de croix ». À travers le trou central de ces pièces, les rênes devaient être directement reliées à l'embouchure tandis qu'au sommet de ces pièces de joues, les montants du filet y étaient fixés par l'intermédiaire d'une petite plaque de fer solidaire des pièces de joues.

La double brisure de l'embouchure est, en principe, plus confortable pour le cheval puisqu'en cas de tension forte des rênes, la brisure centrale ne forme pas une pointe qui entre dans la voûte du palais ! Au contraire d'une embouchure à simple brisure comme nous pouvons le voir sur le schéma ci-contre. Ce mors est donc plus décontractant pour la monture et ce système est généralement utilisé pour les chevaux qui ont une petite bouche car il évite cet effet de pointe dans le palais. En outre, la double brisure permet plus de précision pour la direction puisque les deux côtés de l'embouchure

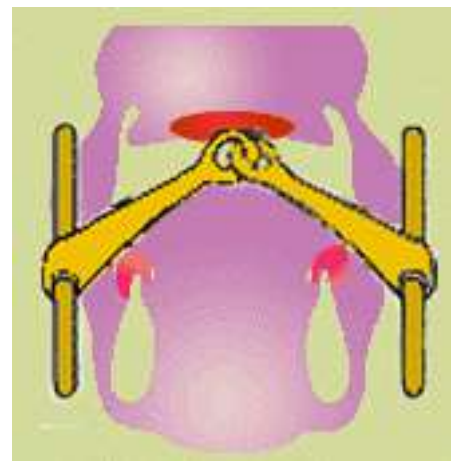


Schéma d'un mors à simple brisure et son action sur le palais et les barres d'un cheval.

©cavaliermaispasque.wordpress.com

sont plus dissociés que les mors à simple brisure : avec ce mors (**Fig. 3**) lorsque le cavalier tirait d'un côté, le canon du côté concerné se pliait beaucoup plus vers l'arrière, la gêne ou la douleur faisant instantanément tourner la tête du cheval.

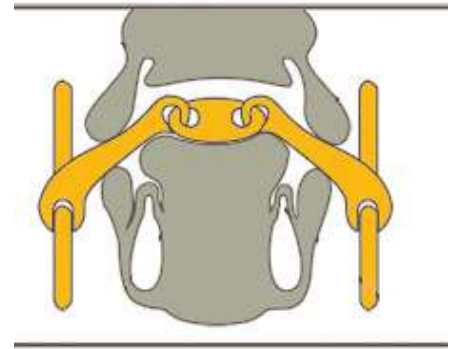


Schéma d'un mors à double brisure et son action dans la bouche du cheval.

©mon-cheval.fr

Nous pouvons nous demander si ce mors (**Fig. 3**) a été fait à double brisure parce qu'il était destiné à une monture dont la bouche était petite ou si c'était plutôt dans un but de précision pour la direction ?

Cependant ce type d'embouchure à double brisure est relativement rare et nous avons davantage d'exemples de mors à simple brisure comme les deux mors à feuilles d'abricot (**Fig. 14**). Le premier est un mors en fer plaqué de bronze, le deuxième en bronze plaqué en argent. Ces mors sont au sanctuaire Oomiya-jinja à Uji dans la préfecture de Kyôto, ce sont probablement des réalisations de l'époque Kamakura (1185 – 1333). Ces mors sont appelés mors en forme de feuilles d'abricot, *gyôyô-kutsuwa*, en raison de la forme de leurs pièces de joues et sont utilisés des époques Heian à Muromachi, mais ont été conservés. Ce sont donc des mors à simple brisure qui créent une pointe qui peut appuyer douloureusement sur le palais du cheval. Nous remarquons sur l'embouchure de ces mors et plus généralement sur les mors japonais que nous avons dans notre corpus (**Fig. 27 à 29**) que les canons sont très fins. Ils ont cet avantage qu'ils sont peu encombrants dans la bouche du cheval, ils permettent des actions plus subtiles. Mais plus un canon est fin, plus le mors est dur car la pression se fait sur une petite partie et cela accentue son action, alors que des canons plus gros répartiront mieux la pression et réduiront de ce fait la douleur. En ce qui concerne

ces mors (**Fig. 14**) mais aussi les deux vus précédemment (**Fig. 3** et particulièrement la **Fig. 1**), nous pouvons voir que l'oxydation, voire même la rouille a attaqué l'embouchure et les tiges pour les rênes, *hitte*, ce qui nous laisse penser que seules les pièces de joues de ce mors sont en bronze. Ainsi les canons devaient être plus épais que ce que nous pouvons observer sur les illustrations.

Les mors des **Fig. 27 à 29** eux sont parfaitement conservés et la structure métallique n'a pas changée. Nous pouvons donc y voir des canons très fins et donc très durs dans la bouche des montures. Le mors aux singes hurlants (**Fig. 27**) daté de l'époque Muromachi (1392-1573), présente sur au centre des *kagamiita* un singe en bas relief dont le revers est plat. Selon le carnet du mobilier et le registre de famille de Tokuyama Mōri-ke, en l'an 12 de Kanbun⁴⁵, ce mors a servi à un certain Ashikaga Yoshiaki. Dans ce registre, le mors est appelé *nakisaru-no-kutsuwa*, littéralement « mors du singe qui crie ». Plus tard, d'après le registre du Ministre (le *kenmotsu*) Yanagisawa, vassal de Mōri Motonari et Mōri Terumoto, il est fait état d'un mors avec un motif de singe qui lui a été offert par Mōri Terumoto. De ces mentions nous pouvons donc supposer que les mors étaient donnés, et de fait n'était pas attribués à une seule monture ; même en restant aux mains d'un seul propriétaire, il est probable que le harnachement était utilisé sur des montures différentes. En ce cas, les mors étaient peut-être moins produits en fonction de la morphologie du cheval que pour les désirs de son cavalier : de belles ornements, des canons fins qui agissent instantanément sur la bouche du cheval, pour plus de réactivité et de précision.

Les mors fortement ajourés sont devenus courants, nous en recensons de nombreux avec la forme d'une croix comme pour le mors double brisure (**Fig. 3**)

⁴⁵ Début de l'ère Edo, du 25 avril 1661 au 21 septembre 1673.

vu avant. Sur cette base de croix, des blasons ou des motifs décoratifs s'adaptent à la forme des pièces de joues. Ainsi de la fin de l'époque Muromachi jusqu'à l'époque Momoyama, nous trouvons des pièces remarquables avec des motifs ajourés en silhouette positive. Tel le mors ajouré aux lièvres sur des vagues (**Fig. 28**), ou le mors ajouré avec Raijin du sanctuaire Uesugi (**Fig. 29**).

Enfin notre dernier mors, le mors miroir en « F » (**Fig. 31**) nous intéresse particulièrement pour ses pièces de joues. Exposé au Musée national de Tôkyô et exhumé du tumulus Eta Funayama de la préfecture Kumamoto, il est daté de l'époque Kofun (vers 250-538). Il semble être un mors dit droit, simple, il n'y a aucune brisure de l'embouchure, il n'abîme donc pas le palais du cheval avec une pointe. C'est un mors dit « doux » car il n'appuie que sur la langue mais il prend beaucoup de place dans la bouche. Sa particularité réside dans les pièces qui apparaissent sur les joues à l'extérieur. Nous pouvons voir que ces pièces sont joliment ornementées bien que l'une d'elles soit brisée. Le fait que ces pièces soient allongées, et non circulaires comme toutes celles que nous avons eu l'occasion de voir jusqu'ici, nous incite à rapprocher leur fonction de ce que nous appelons maintenant mors à « aiguilles ». Ces aiguilles qui encadrent le nez du cheval, permettent d'appuyer plus fortement une direction voulue. Utiliser un mors à aiguilles peut également limiter les risques que le mors ne glisse d'un côté ou de l'autre de la bouche.

Le mors est présent à toutes les époques où le harnachement existe au Japon, sa perpétuation au fil du temps montre sans doute qu'il est à la fois un moyen incontournable pour les japonais de diriger leur monture mais également qu'ils sont en quelque sorte tributaires de ce système. Par les différents types de mors que nous avons étudiés, nous voyons que les japonais ont adapté les embouchures pour certaines fins, qui peuvent être combinées à ce qu'ils visent

pour la monte mais peut-être pour s'adapter au mieux à la monture. Ce dernier point reste imprécis puisqu'il n'est pas évident de déterminer si le harnachement d'un propriétaire était réservé à une monture ou non. Du reste, qu'en est-il lorsque ce harnachement est offert ? Les mesures ont-elles été prises à l'avance sur la monture du destinataire ?

Nous l'avons dit au début de ce mémoire : pour étudier un objet, l'attention doit toujours être portée sur l'invisible ainsi que les éléments associés mais non fournis. Ainsi, le mors ne peut fonctionner seul, pour être utile il doit être fixé à un filet qui le maintient à la tête du cheval, mais aussi aux rênes, qui sont essentielles. C'est par l'action des mains du cavalier sur les rênes, que le mors est efficace. Les rênes associées au mors jouent le rôle à la fois de volant et de frein à main.

B- Rênes

Assiette, voix, jambes sont les aides naturelles que le cavalier utilise pour diriger et contrôler son cheval. Les mains peuvent également agir si le besoin se fait sentir, elles disposent grâce au mors, d'un pouvoir directionnel et d'un frein puissant.

Nous avons vu avec l'analyse des mors que les pièces de joues comportaient généralement des attaches pour fixer le filet directement sur ces pièces. Les rênes elles, étaient directement reliées à la partie embouchure en passant à travers les pièces de joues, et ainsi agissaient directement dessus (barres, palais, langue). Pour cette étude, nous avons seulement deux exemples de filet complet avec mors et rênes : le filet de tête avec son mors de la **Figure 8** et la selle *kara-kura* avec l'ensemble de son harnachement (**Fig. 10**).

Intéressons-nous au premier exemple (**Fig. 8**) : ce harnais provient du pavillon Shôsô-in de la maison du Trésor du Tôdai-ji à Nara au Japon. Destiné à un usage militaire, le mors est dit *ubara-gutsuwa*, il est fait de fins rouleaux en forme de « ventre de serpent ».

Le harnais en cuir était apparemment couvert de laque noir. Il comporte des pièces de jonctions en métal à la croisée des lanières et à leurs extrémités. Ces pièces en métal sont en bronze doré incrustées de perles d'ambre et de cristal. Les pièces de joues se composent de deux anneaux soudés. Le filet est fixé au sommet de leurs jonctions et au milieu, l'embouchure est reliée aux rênes par des tiges en mailles plates qui semblent rigides⁴⁶. La manière dont sont attachées les rênes au bout de ces tiges est particulièrement intéressante : sur la gauche de l'image, la bride passe dans un trou de la tige et forme un nœud fixe ; à droite elle passe dedans mais ne forme pas le même nœud et ressort, formant une deuxième rêne de ce côté-ci. Or mieux vaut considérer ces éléments avec précaution : les rênes auraient pu être attachées tout autrement lors de leur utilisation. La manière dont elles sont maintenant peut-être le fait du restaurateur ou du scénographe.

Néanmoins, il n'y a pas de raison d'éliminer d'emblée cette hypothèse de fixation et nous pouvons envisager plusieurs explications. D'une part, l'attache fixe d'un côté et non de l'autre pouvait permettre un réglage plus rapide, par le cavalier, de la longueur des rênes. D'autre part, la partie qui ressort est assez longue et pouvait être utilisée pour attacher le cheval lorsque le cavalier descendait ou bien encore comme fouet. Cette dernière hypothèse est peu probable car elle suppose que cette partie n'était pas attachée lorsque le cavalier montait et il aurait dû aller la chercher près de la bouche pour pouvoir frapper son cheval, exercice peu commode.

⁴⁶ Elles semblent rigides mais nous n'en avons aucune certitude.

Sur la **Figure 10**, la selle *kara-kura* et l'ensemble de son harnachement de l'époque Kamakura (1185 – 1333) conservés au sanctuaire Tamukeyama-jinja de la préfecture de Nara, se trouve un filet avec un mors et des rênes. Le mors est singulier puisque sur les pièces de joues figurent un oiseau aux ailes déployées, à travers lesquelles l'embouchure est reliée aux rênes. Or sur chaque anneau joignant l'embouchure aux rênes, se trouvent attachées d'autres lanières qui ne sont pas reliées entre elles, contrairement aux rênes. Il s'agit apparemment d'un deuxième jeu de rênes. En montant, le cavalier attachait systématiquement au pommeau ce jeu de rênes indépendantes. L'autre était utilisé pour les manœuvres, mais, en pleine bataille, il était bien souvent laissé lâche, semble-t-il simplement posé, afin de permettre au cavalier de viser et de tirer tout en chevauchant.

Ceci nous ramène à l'une des fonctions des petits creusements, *tegata*, se situant de part et d'autre du pommeau, dont nous avons fait état supra⁴⁷ pour aider le cavalier à monter à cheval. Il est fort probable que ces encoches permettaient également de mieux maintenir les rênes. En effet, si elles étaient simplement posées, le risque aurait été grand qu'elles passent par dessus la tête du cheval dans le feu de l'action et qu'il se prenne les pieds dedans ! Qu'elles soient posées avec ou sans maintien, lâcher les rênes de son cheval pour se livrer à d'autres occupations, nécessitait certainement des années de dressage pour diriger son cheval à la voix et / ou avec les hanches, en poussant plus d'un côté que de l'autre pour dévier la trajectoire.

⁴⁷ Chapitre 2 La Monte, - I - Monter, B- La selle.

Nous pensons plausible que le second jeu de rênes était attaché au pommeau. En effet, pour pouvoir s'en servir, le cavalier n'aurait jamais pu les lâcher au risque de voir l'un des côtés tomber sans pouvoir le récupérer. En outre, ce jeu de rênes apparaît assez peu sur les représentations. Une hypothèse est qu'il aurait été utilisé sur des montures plus fougueuses. En attachant court au pommeau, celles-ci auraient été automatiquement bridées ; épargnant ainsi au cavalier de devoir tirer avec force sur son premier jeu de rênes pour retenir sa monture.

C- L'absence de muserolle⁴⁸

Nous avons tout d'abord pensé que la muserolle était inexistante dans l'archipel japonais. Mais parfois sur les *haniwa* d'époque Kofun, comme ci-contre, une tête de *haniwa*, nous pouvons constater que la possibilité de mettre une muserolle aux montures n'était pas exclue. Cependant, de nombreuses représentations ne les figurent pas, et nous n'avons trouvé aucun exemple dans les vestiges archéologiques de harnachement. Encore de nos jours, la muserolle n'est pas utilisée dans les représentations traditionnelles tel le *yabusame*⁴⁹.



Tête de haniwa, 69.249

Offert au Metropolitan Museum of Art en 1969 par Mme. J. Townsend Russell.

© Metropolitan Museum of Art, New York.

⁴⁸ La muserolle est un élément qui peut être présent sur un filet de tête, elle entoure la partie inférieure de la tête du cheval et l'empêche d'ouvrir la bouche.

⁴⁹ *Yabusame* : démonstration de tir à l'arc à cheval d'origine antique (v. glossaire).

Dans les ouvrages d'équitation, il est expliqué que la muserolle est faite pour maintenir le mors à sa place, et qu'elle empêche le cheval d'ouvrir la bouche pour se soustraire aux actions du mors. La présence d'une muserolle est également surtout une aide pour pallier les erreurs des cavaliers. Sans celle-ci, les cavaliers japonais pouvaient certainement mieux cerner les défenses que le cheval pouvait développer et ainsi adapter leur comportement.

De plus sans muserolle, le cheval n'a pas la bouche bloquée, il peut donc l'ouvrir et la fermer à sa guise. Le cheval conserve une certaine liberté de mouvement de sa mâchoire, ne serait-ce que pour la décontracter et déglutir correctement.

La muserolle qui ne fait donc pas partie du harnais japonais proprement dit, mais qui apparaît sur des haniwa était peut-être utilisée de temps en temps, pour des chevaux dont le dressage était difficile ou pour les étalons qui pouvaient avoir tendance à se retourner et à mordre les genoux du cavalier.

Au Moyen Âge, chez nous, le cheval est enfermé entre des mors, des muserolles et des éperons si brutaux qu'ils s'apparentent à des instruments de torture. Le cheval participe toujours plus au combat mais l'art équestre, fondé sur les aides naturelles, est en pleine régression. Par opposition au Japon, le mors est fin mais le cheval conserve une liberté de mouvement de sa mâchoire. Il n'y a par ailleurs pas d'éperon. L'action des jambes est même parfois limitée par les protections latérales. En revanche des cravaches étaient utilisées, mais bien moins blessantes. Ces différents éléments démontrent une écoute du comportement des montures qui ne sont pas considérées que comme un simple

véhicule mais bien comme un être vivant, cette notion étant très importante au Japon.

L'important, *in fine*, c'est l'ensemble des aides matérielles disponibles pour le cavalier japonais car elles ont une conséquence directe sur sa manière de monter le cheval : faire certains gestes et mouvements, ne pas tomber, ne pas blesser le cheval, ne pas se blesser lui-même... Savoir maîtriser et manœuvrer le cheval quand on est sur son dos, c'est un Art ! Un art de la manipulation, afin d'être en plein accord avec sa monture grâce à des accessoires adaptés pour faciliter certaines opérations plutôt que d'autre. Les japonais auraient pu pratiquer l'équitation sans équipement - comme dans d'autres sociétés - mais ils auraient dû composer avec des problèmes de divers ordres que nous allons maintenant aborder dans le chapitre 3, Ergonomie.

CHAPITRE 3

ERGONOMIE

En son sens commun, « *l'ergonomie est " l'étude scientifique de la relation entre l'homme et ses moyens, méthodes et milieux de travail " et l'application de ces connaissances à la conception de système " qui puissent être utilisés avec le maximum de confort, de sécurité et d'efficacité par le plus grand nombre " »⁵⁰.*

Dans notre étude, l'ergonomie ce sont les techniques appliquées aux équipements ou outils, ici le harnachement, dont l'homme se sert, il faut que cela soit adapté à ses possibilités et ses besoins. L'application de l'ergonomie aboutit à la suppression des choses inutiles - démarche très japonaise - à une amélioration du confort, de la sécurité et de l'efficacité. Ce terme ne s'emploie, en règle général, que pour l'homme : l'objet, le système en cause doit s'adapter à l'homme (et non l'inverse) pour que ce dernier puisse l'utiliser avec efficacité, satisfaction et avec une phase d'adaptation réduite au possible. Ici nous allons d'abord voir cette application pour l'homme, mais nous verrons aussi que l'ergonomie s'appliquera également au cheval mais en étant toujours en lien très étroit avec l'homme. Puisque nous l'avons vu, il ne s'agit pas uniquement du déplacement du corps humain, il faut prendre en compte son moyen de transport et ce d'autant plus qu'il s'agit d'un organisme vivant ! L'équipement ne consiste pas en une interposition artificielle d'un outil créé par l'homme, il vise à être un agent de transmission entre l'homme et sa monture.

⁵⁰ Wikipédia : ergonomie.

I- CAVALIER

A- Confort & mouvements

Émile Brager, dans ses écrits *Techniques du voyage à cheval*⁵¹, fait une distinction très intéressante sur le confort de souplesse et le confort de forme. Le confort de souplesse, c'est l'accumulation sous les fesses de mousses amortissantes et autres douceurs. Le confort de forme, c'est l'adéquation de la forme de la selle à l'anatomie du cavalier, qui permettra, malgré une « souplesse » réduite, d'être extrêmement confortable sur la durée parce que plaçant le cavalier dans une position sans effort. En réalité, le confort de souplesse, même s'il est agréable au début, ne sauvera pas une conception inadaptée, et entraînera des désagréments sur le long terme. Ce qui n'est sans doute pas ce que cherche le cavalier japonais lorsqu'il voyage à cheval, étant donné qu'il est dans sa selle des heures et des jours durant, voire des mois. Pour la selle japonaise, nous pouvons aisément avancer que c'est le principe de confort de forme qui a prévalu lors de la conception : le bois est dur mais la forme est ergonomique.

⁵¹ BRAGER, Émile, *Technique du voyage à cheval*, Nathan, 1999.

Ce confort de forme n'empêche pas, l'ajout d'épaisseurs pour compléter en souplesse, ainsi pour de simples déplacements à cheval, le cavalier pouvait avoir sur la selle une couverture matelassée en tissu ou en cuir souple qui formait un coussin comme nous pouvons l'observer sur la selle *kijikuwa* et son équipement (**Fig. 9**). Sur cette selle, faite en bois de mûrier et datée d'entre Asuka (538-710) et Heian (794-1185), nous pouvons en



Basen d'époque Edo, XVI^e siècle

©Worldantiques, 2011, Wikipédia

effet distinguer à l'endroit de l'assise, la présence d'un coussin placé par-dessus le *basen*, coussin qui lui, vient remplir le trou laissé par les deux planches d'assise et généralement fixé à la selle par les deux étrivières. Ce nouveau coussin est appelé *kura-shiki*, il est en brocart⁵² de fond rouge. Nous observons très peu ce type de coussin dans les harnachements que nous avons trouvés. L'autre exemple que nous avons est celui de la selle *kara-kura* et de l'ensemble de son harnachement (**Fig. 10**) de l'époque Kamakura situés au sanctuaire Tamukeyama-jinja à Nara. Ces coussins ou couvertures remontent bien sur les bords avant et arrière de la structure de la selle. Il semblerait également qu'ils soient parfois dotés de rabats latéraux, découpés de manière à couvrir entièrement le pommeau et le troussequin, et à en protéger le décor laqué. Il vise donc à la fois le confort du postérieur du cavalier et la protection du matériel lui-même, que ce soit pour les occasions nécessitant de monter sans afficher la magnificence de son harnachement ou pour son rangement.

Nous pensons que l'ajout de coussin *kura-shiki*, n'était pas fréquent et que les cavaliers japonais se contentaient simplement du coussin *basen*. Cette supposition peut notamment se vérifier dès la conception de la selle. Prenons par exemple la selle *enmonraden* et ses étriers *shitanaga* (**Fig. 16**) : cette selle à

⁵² Le brocart est une étoffe de soie rehaussée de dessins brochés d'or et d'argent.

disque de nacre et ses étriers « longue langue » datent de l'époque Kamakura et proviennent du Mitake-jinja à Tôkyô. Classé trésor national, c'est une selle dite selle miroir car les faces intérieures et extérieures sont laquées de noir et couverte d'une très fine couche d'or assortie de disques de nacre taillés en œil de serpent, *hebi no megata*, collé côte à côte. Cette ornementation minutieuse de nacre nous intéresse particulièrement car nous voyons qu'elle est étudiée pour ne pas couvrir l'emplacement du coussin, *basen*, ni même le passage des étrivières. Il s'avère ici que la décoration était placée judicieusement pour rester visible lorsque les accessoires seraient en place ; il nous paraît donc peu probable qu'un coussin *kura-shiki* ait été placé sur l'assise lorsqu'un cavalier s'exhibait avec cette selle ou ce type de selle.

Nous avons dit supra que les samurais semblaient préférer le harcèlement à l'arc, les subterfuges plutôt que les charges lourdes, cependant, les larges étriers qui calent les pieds et les selles qui « emboîtent » le cavalier entre le pommeau et le troussequin montrent des moyens de tenues - bien qu'artificiels – idéaux pour la charge par le choc.

La selle *shuurushi-kondô-urimon* (**Fig. 17**) nous montre bien ce type de selle qui cale le cavalier. D'époque Muromachi cette selle *shuurushi-kondô-urimon* se trouve aujourd'hui au Musée de la ville de Nagoya dans la préfecture d'Aichi. Le pommeau et le troussequin sont volumineux, ils protègent, calent le ventre ou épousent les reins comme un dossier de fauteuil. L'assiette est fortement surélevée et les jambes sont descendues de façon à embrasser au mieux l'animal et à prendre un appui maximum sur les étriers. Nous sommes là bien loin de l'assiette et de l'équilibre naturel. Alors pourquoi une telle forme si ce n'est pour la charge ?

Nous savons que cette selle de confection robuste était destinée au combat réel. La tranche et la face intérieure du pommeau et du troussequin, ainsi que la

face supérieure des *igi*, ont une sous-couche de laque noire, sur laquelle il y a une couche de laque vermillon, c'est la technique de la laque Negoro.

« La laque de Negoro », au Moyen Âge désigne les objets usuels laqués fabriqués au temple Negoro et dans ses environs. Ces pièces présentent une sous-couche de laque noire, par dessus laquelle une autre couche de laque vermillon est appliquée. Après de longues années d'utilisation, la laque noire transparait sous forme de tâches. Il est vraisemblable que cette selle ait beaucoup servi, à tel point qu'on aperçoit la sous-couche de laque noire sur les *igi* et le bas du dossier, *a priori* là où il y avait du frottement.

Ces selles à haut troussequin et pommeau si caractéristiques au Japon ont leurs utilités si l'on admet que les japonais pratiquaient des luttes au corps à corps ou des charges, car elles assurent plus de maintien. Néanmoins elles ont un inconvénient certain : elles empêchent le cavalier de se renverser vers la croupe pour esquiver un coup, un obstacle, ou pour décocher sa flèche sur une cible déjà dépassée. Avec pareille selle, l'archer lancé au galop est obligé de reculer et de pousser ses pieds vers l'avant, ce qui le gêne dans son tir. Dans le contexte guerrier nous pourrions en venir à distinguer peut-être des usages différents : des selles d'archeries d'une part et des selles de combats rapprochés d'autre part. La selle *ashiho-maki-e* (**Fig. 23**) pourrait correspondre aux caractéristiques d'une selle faite pour des archers. D'époque Momoyama, un motif d'épi de roseaux en or apparaît distinctement sur un fond en laque noire. La selle est accompagnée d'une paire d'étriers à semelle longue, présentant le même motif. L'espace entre l'assise et le haut du troussequin nous semble suffisamment bas pour qu'un archer puisse faire les actions que nous avons citées plus haut. Néanmoins, contrairement à la selle *shuurushi-kondô-urimon* (**Fig. 17**), nous ignorons si cette selle était utilisée lors de batailles.

Les étriers servent à reposer les jambes, et parfois à donner un point d'appui pour soutenir le corps, ce qui s'apparente à un aspect de confort. Comme nous l'avons vu également, ces étriers facilitaient la mise en selle mais ils présentaient aussi l'avantage d'empêcher d'être traîné au sol par un cheval affolé en cas de désarçonnage malencontreux. Ils allient donc à la fois commodité et sécurité.

Nous pouvons remarquer de petits détails pensés pour la protection du cavalier : chaque étrier est suspendu à la selle à l'aide d'une étrivière, *chikaragawa*, qui passe dans la fente prévue à cet effet de chaque côté de l'arçon de la selle. La partie de cette courroie, étant contre le cheval, était percée d'une série de trous permettant de régler la hauteur des étriers. Pour attacher l'étrier, on insérait cette partie intérieure de l'étrivière dans la boucle que l'on fixait avec un ardillon. La partie extérieure de l'étrivière, celle contre la jambe du cavalier, s'élargissait jusqu'à prendre une forme arrondie pour recouvrir la boucle et le ardillon. Ce retour appelé *kinchakugawa* protégeait la cheville du cavalier de la fixation de l'étrier; il y a fort à parier que sans cette « bourse en cuir » la pointe aurait tôt fait d'attaquer la cheville nue du cavalier, comme nous le verrons par la suite.

Dans l'ensemble équestre (**Fig. 22**) nous pouvons voir des étriers nommés *ôkamon-zôkan*. En fer repoussé, ils ont la surface décorée de fleurs de cerisier en argent damasquiné. La plaque de blason, juste en dessous l'attache au sommet, présente sept rectangles ajourés successifs. L'intérieur de la semelle est en laque vermillon. En dessous nous pouvons voir un petit trou qui peut être présent à cet endroit pour fixer la protection *kinchakugawa* des étrivières.

Ce qui nous paraît surprenant c'est le contact direct de ces étrivières avec le postérieur et les cuisses du cavalier. Si le coussin, *basen*, limite ce contact avec l'épaisseur des courroies, les cuisses, elles, ne sont pas protégées. *A priori* cela ne devrait pas poser de réel problème mais les étrivières provoquent des hématomes en pinçant régulièrement les cuisses entre la selle et elles-mêmes. En supposant que les japonais y soient insensibles, les longs trajets pouvaient s'avérer douloureux, il est donc probable qu'il faille regarder ce problème en traitant des vêtements utilisés pour la monte.

B- Forme et matériaux

Comme nous l'avons dit, l'ergonomie se justifie dans une optique d'amélioration du confort, de la sécurité et de l'efficacité. C'est donc principalement dans la forme finale, mais aussi dans les matériaux utilisés que nous pouvons juger de l'ergonomie d'un objet.

En ce qui concerne la forme nous allons principalement nous intéresser à la selle qui demeure l'élément essentiel de l'équipement du cheval. Deux points attirent notre attention.

Le premier, concerne l'évolution de la structure de la selle au niveau du siège. En effet, les planches qui relient l'arçon avant à l'arçon arrière et qui forment l'assise, se composaient de quatre planches, où si l'on peut dire, deux planches doubles dites *yomai-igi* alors que pour les époques plus récentes nous ne trouvons plus que deux planches dites *nimai-igi*. La selle *kingindei-e* (**Fig. 7**) illustre bien la première forme, antique. Elle provient du pavillon Shôsô-in, maison du Trésor du Tôdai-ji à Nara. Des motifs dits *uki-Mon* de nuages mouvants sont peints avec de la peinture d'or et d'argent. Sur le troussequin, le contour des trous est décoré de motifs de fleurs. Elle est datée du début de l'ère Heian, IX^e siècle en

rapport avec le fait que la période d'utilisation de la peinture à l'or et argent est courte, ce qui fait de cette selle un document rare et précieux. Outre les planches doubles *yomai-igi*, nous pouvons voir qu'un procédé sophistiqué a été mis en place pour que les lacets de fixations soient absolument invisibles sur les faces extérieures des arçons avant et arrière ; ce qui n'est pas toujours le cas à cette époque comme nous pouvons l'observer sur la selle *kijikuwa* (**Fig. 9**).

Par la suite, les selles nous l'avons dit, ne comptent plus que deux planches d'assises *nimai-igi* ainsi que nous pouvons le voir sur la *kara-kura* en bronze doré (**Fig. 11**) d'époque Muromachi début XV^e siècle. Cette selle provient du sanctuaire Atsuta-jingu de la préfecture Aichi. Elle a une structure en bois, recouverte d'une plaque en bronze doré, nous apercevons d'ailleurs l'apparence du bois sur le *igi-saki*, extrémité du *igi* sur le devant de la selle. Les écussons représentent des *kiri-sasa*, paulownia, pousse de bambou, blason qui est celui du sanctuaire Atsuta-jingu. Pourquoi cette évolution de l'assise s'est-elle faite ? Est-ce pour ajouter plus de confort au cavalier avec une surface plus régulière et lisse ou est-ce lors de la conception que cette technique s'adapte mieux à la structure que les artisans souhaitent donner à la selle ? La question se pose d'autant plus que nous observons sur certaine selle une volonté de marquer la tradition : ainsi sur la selle laquée noire et rouge (**Fig. 12**) d'époque Heian, mais aussi sur la *kara-kura* aux dragons (**Fig. 15**) du XIV^e siècle, nous pouvons distinguer qu'il s'agit de selle *nimai-igi*, deux simples planches sur lesquelles une marque/ séparation artificielle a été pratiquée, afin de rappeler la structure *yomai-igi*.

Le second point porte le pommeau des selles japonaises. Certaines d'entre-elles présentent sur la surface extérieure du pommeau et du troussequin des reliefs, qui sont nommés de manière très poétique mer, *umi*, » et rivage, *iso*. Le rivage près du creux de l'enfourchure est large et généralement bombé tandis que la mer est plus étroite, et s'étend des bords extérieurs de la face du pommeau jusqu'au rivage.

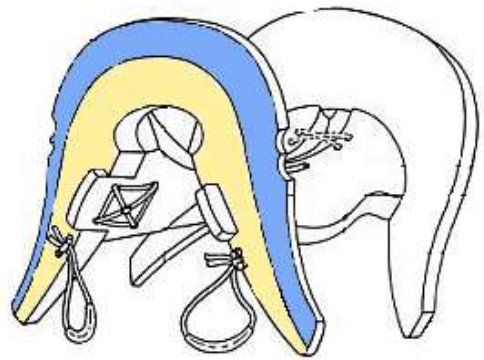


Schéma mer/rivage

En bleu, umi, la mer

En jaune, iso, le rivage

©Worldantiques, 2011, Wikipédia

Cette caractéristique se retrouve dès les temps les plus anciens comme nous pouvons le voir sur la **Figure 4**. Il s'agit ici de la partie avant de l'arçon d'une selle, le pommeau, trouvée dans un Kofun du parc Ashikaga à Toshigi. C'est une base en bois renforcée de plaques de métal qui y sont rivetées par des clous. Malgré les manques, nous pouvons distinguer comment le métal était disposé sur la base en bois : des bordures passent par dessus les parties planes de la face du pommeau et sur les bords internes (au plus près du cheval) ces plaques planes sont suppléées par des parties plus bombées. Cette distinction des deux zones marque la mer pour la partie plane et le rivage pour la partie bombée. Ces éléments en métal sont en bronze doré orné d'incrustations d'écaille en argent. Le rivage et la mer présentent les mêmes motifs incrustés d'argent, les lignes d'une carapace de tortue.

Par la suite cette distinction se fera directement lors de la taille du bois et non par la forme des plaques en métal, ainsi que nous pouvons le voir sur la **Figure 11** dont les plaques en bronze doré qui recouvre le bois déjà taillé dans cette forme. D'autres ne font que « figurer » cette distinction comme la selle *kara-*

kura aux dragons (**Fig. 15**) qui marquait déjà l'aspect d'une assise à quatre planches ; sur la face avant du pommeau une plaque de bronze argentée est placée sur la partie rivage pour imiter les selles qui ont vraiment ces deux zones. D'autres encore ne présentent pas cette caractéristique mer/ rivage comme la selle *shishiraden* (**Fig. 13**), datée de l'époque Heian - Kamakura, cette selle Japonaise se trouve au Musée national de Tôkyô, Donation de Gorô Kanôji. La structure en bois laqué noir présente un décor de lions en nacre sur un fond *ikakeji* de poudre d'or. Il nous est difficile de trouver une raison qui ne soit pas d'ordre esthétique – voir symbolique en raison des termes employés pour citer ces ondulations – pour expliquer cette caractéristique des selles japonaises.

Passons maintenant à l'aspect des matériaux choisis et plus particulièrement de la laque. Le climat du Japon compte parmi les plus humides. Une saison des pluies abondantes associée à des typhons, explique son taux de précipitations annuelles très élevé, 170 centimètres au moins, soit le double de la moyenne mondiale. Dans de pareilles conditions, le fer rouille facilement et le bois brut ainsi que les textiles pourrissent. C'est sans doute l'une des raisons que nous pouvons trouver à l'utilisation abondante de la laque, sur les selles comme sur les étriers mais aussi les cuirs ou les fourrures. Le bois ainsi traité était durci et surtout imputrescible. Une fois sèche, la laque avait un bel aspect lisse et brillant qui se prêtait bien à être ornée de décorations, d'or, d'argent ou de nacre. Les intempéries ne sont bien sûr pas le seul facteur à devoir prendre en compte, nous avons par exemple des étriers ajourés désignés sous le terme de *suiba-abumi*, signifiant ainsi que l'eau s'écoule à travers les trous, notamment lorsque des rivières doivent être traversées ; c'est le cas de la **Figure 26**, *nami-mon suiba-abumi*, des étriers ajourés datés de l'époque Edo au XVII^e siècle et se trouvant au Musée national de Tôkyô.

Les pièces laquées facilitent également leur entretien. Il est en effet plus aisé de nettoyer les projections de boues sur de la laque que sur des fourrures. Ainsi

nous voyons parfois des protections latérales, *auri*, en fourrure de phoque recouverte de laque protégeant les jambes du cavalier de la boue soulevée par les sabots du cheval, et de sa sueur. Ces protections étaient, par la même occasion, assorties à la selle laquée.

Nous pouvons observer un phénomène similaire avec la *kara-kura* et l'ensemble de son harnachement (**Fig. 10**). D'époque Kamakura, XIII^e siècle, et conservé au sanctuaire Tamukeyama-jinja de la préfecture de Nara. Cet ensemble nous intéresse particulièrement pour ses protections latérales, *auri*, en cuir de vache, sur lequel une plaque de bronze à décor de couple d'oiseaux est fixée. Cette surface en bronze imperméable protège le cuir des intempéries et autres éclaboussures ; par ailleurs le revers de ces protections est en joncs ou pailles tressés, ce qui protège encore une fois le cuir, de la sueur du cheval. Le cheval, lui, est protégé des étriers et le contact du revers en jonc était sans doute plus adapté que celui du bronze ou du cuir.

C- Vêtements du cavalier

Même si ce n'est pas l'objet de notre étude, nous devons prendre en compte la part importante qu'ont sans doute les vêtements du cavalier dans l'élaboration de l'équipement du cheval. Ainsi faut-il faire des étriers assez larges si le cavalier porte de grosses chaussures ou au contraire étroits s'il porte quelque chose de fin, afin de ne pas « flotter » dedans et n'y avoir aucune prise. Pour ce qui est des samurais nous savons que certains portaient des chaussures en fourrure, *tsuranuki*, visible dans le *Rouleau des invasions mongoles au Japon*⁵³, mais celles-ci furent remplacées par des sandales de paille au cours du XIV^e siècle,

⁵³ CONLAN, 2010, p. 44.

elles étaient populaires car facilement substituables en plus du fait qu'elles n'hébergeaient ni puce, ni pou.

Nous pouvons même penser qu'ils étaient parfois pieds nus comme le suggère la peinture/estampe de Tsukioka Yoshitoshi (1839-1892) *Courageux guerrier* publié en 1883. Cela peut s'expliquer par le fait que leurs membres inférieurs étaient suffisamment protégés par les étriers, une fois en selle. Cependant s'ils mettaient pied à terre, pieds nus, ils n'étaient pas à l'abri de se faire littéralement écraser le pied par leurs montures de près de 400 kg, voir plus pour les montures plus grandes.



Courageux guerrier de Tsukioka Yoshitoshi, 1883

© ikiryo.com

De même, les selles laquées, lisses au possible, doivent être glissantes, pour peu que le cavalier porte de la soie - simple spéculation - il aurait été en perte complète d'adhérence. L'étude des vêtements du cavalier pourrait permettre d'aborder les choix de matières faits pour différents objectifs : l'adhérence, on encore l'épaisseur et la rigidité comme nous l'avons vu auparavant par rapport aux étrivières⁵⁴ qui risquaient de blesser les cuisses du cavalier. La manière dont ces vêtements étaient ajustés devait être tout aussi importante : pouvoir faire des mouvements amples pour permettre une équitation optimale.

⁵⁴ Chapitre 3 Ergonomie, -I- Cavalier, A- Confort et mouvements.

II- CHEVAL

Il ne suffisait pas de se protéger soi-même. Lors d'un combat le cheval était une cible, plus facile à atteindre sans doute que son cavalier et un cavalier sans monture n'est rien. Cela vaut à la fois dans un contexte de bataille, avec des caparaçons, armure de cheval⁵⁵, mais aussi et surtout en premier lieu au quotidien : prendre soin de sa monture et de son dos pour son endurance et sa longévité.

A- Le poids

Question que le lecteur peut se poser depuis le début : pourquoi ne pas monter à cru ? Que le cavalier monte à cru ou avec une selle, à partir du moment où il s'installe sur le dos du cheval son poids aura inévitablement un impact physique sur le cheval.

Très fragile au niveau des apophyses qui affleurent sous la peau, la colonne vertébrale d'un équidé n'est, en théorie, pas conçue pour supporter le poids d'un cavalier. En répartissant le poids sur la cage thoracique et les muscles dorsaux grâce l'assemblage des arçons qui forment une gouttière vide, la selle permet d'épargner les vertèbres de la monture. La selle a donc un but de protection du cheval, c'est pourquoi son adaptation au cavalier, mais aussi à la monture, est très importante : elle ne doit pas avoir un effet contre-productif. Si un cavalier choisi de monter à cru en privant sa monture d'une protection pour sa colonne vertébrale, il lui faudra développer énormément de précaution pour le soulager de sa charge.

⁵⁵ Ces éléments ne sont pas approfondis dans notre étude car non essentiels à la pratique de la monte.

Nous voyons donc un objectif de protection de la structure osseuse du cheval, cependant du fait des matériaux et du nombre d'accessoires qui leur étaient ajoutés, les selles devaient atteindre un certain poids que l'on pourrait penser mauvais pour le dos du cheval, même en étant bien réparti. Ainsi, prenons la **Figure 20**, *kogata-bagu* : un ensemble de pièces appartenant à l'origine à Toyotomi Sutemaru et maintenant au temple Myôshin-ji à Kyôto. Cet ensemble, daté de l'époque Momoyama, est composé d'une selle laquée noire, d'anneaux *shiode* à l'avant et à l'arrière, qui maintiennent respectivement une bricole et une croupière, toutes deux épaisses et sans doute rouge à l'origine. Sous la selle se trouvent plusieurs protections latérales ainsi qu'un tapis de selle et enfin des étrivières en cuir blanc qui maintiennent des étriers en fer forgé recouvert de laque noire sur l'extérieur et de laque vermillon à l'intérieur. Le tout devait peser un poids considérable sur le dos du cheval. Malgré tout, nous allons voir qu'il est possible que cela ait moins d'impact que ce que nous pourrions imaginer.

Un cavalier pèse environ une fois et demi son poids au pas, mais aux autres allures tel que le trot ou le galop, ce même cavalier pèse trois fois son poids du fait de l'accélération. Lorsque le cavalier bouge, son poids dans le mouvement est considérable, sa masse se retrouve multipliée jusqu'à dix fois à la réception d'un gros saut, par exemple, un peu moins lors de grandes foulées. Mais ces chiffres ne prennent pas en compte les situations où le cavalier lutte pour rester en selle – s'il n'a pas une bonne assiette, si cela glisse trop – ou s'il est occupé à d'autres choses comme tirer à l'arc ou combattre dans un contexte guerrier. Or la selle étant fixe sur le dos, son poids n'a guère d'impact, au contraire, si sa structure permet un bon maintien au cavalier en minimisant ses mouvements involontaires elle contribuera à minimiser le poids entier, ou son impact, tout en étant lourde elle-même. En outre, les tapis et protections latérales que l'on peut voir sur la **Figure 20** jouent un rôle d'amortisseur, ils absorbent les chocs et sont donc bénéfiques. Cependant cela n'est valable que si la selle sous laquelle ils sont placés est adaptée à la monture. Si ce sont des tapis ou matelassures, destinés à

répondre à des problèmes d'adaptation, ils risquent d'en créer davantage qu'ils n'en résoudront⁵⁶.

B- Structure de la selle

L'arçon est la base et la charpente de la selle, en Occident il est généralement en bois de hêtre, et présente un bâti de plusieurs pièces assemblées en forme de compas ouvert ou d'arc tendu. L'arçon de devant est attaché à celui de derrière par deux planchettes du même bois, qui se nomment bandes. Tout arçon doit être solide, léger, bien uni, et parfaitement en rapport avec sa destination⁵⁷. Cette description se rapproche beaucoup de celle des selles japonaises que nous avons étudiées jusqu'ici.

Au Japon, nous ne savons pas si la production des selles et des accessoires allant avec – étriers, protection, etc. – était répartie entre différents ouvriers. La selle japonaise, se limitant à la structure de bois, nous pouvons considérer le sellier comme arçonnier, arçonneur ou charpentier d'arçons. Le sellier travaillait les arçons qui formaient comme aujourd'hui la charpente de toutes sortes de selles. Les selles japonaises, *kura*, sont en chêne rouge, *kashi*, arbre cultivé expressément pour leur fabrication. Les selliers avaient coutume de courber les jeunes chênes en forme de U de manière à léguer à leur fils ou à leur petit-fils des arbres dont la fibre présenterait la forme requise pour la fabrication du pommeau et troussequin, une pièce plate en forme de U inversé⁵⁸.

⁵⁶ saddlefitting.fr: *Le saddle fitting, enjeux et place au sein d'un système holistique* – Dr Joyce Harman, 15 Juin 2013.

⁵⁷ LEBRUN, M. Manuel complet du bourrelier et du sellier, Librairie encyclopédique de Roret, Paris 1833.

⁵⁸ *Armure du guerrier, armures samouraïs de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, 2011. p.78.

Les arçonneurs japonais, si nous pouvons les appeler comme cela, avaient sans doute un outil similaire au compas d'arçonnier dont nous disposons en Europe. Ce compas avec deux branches de bois de chacune un pied de longueur servait à prendre la mesure sur le dos du cheval. Il est vraisemblable que pour adapter au mieux sa commande à la monture l'artisan prenait les mesures de cette dernière. D'après le manuel complet du bourrelier et du sellier⁵⁹, l'arçonnier Occidental, posait son compas ouvert, dans le sens où les branches se rejoignent par le haut, au-dessus du garrot, jusqu'à ce que les pointes parviennent au défaut du mouvement de l'épaule. Il rapportait cette ouverture du compas sur une règle. Cela fait, il répétait l'opération sur les reins du cheval jusqu'à ce que les pointes arrivent au défaut des côtes; rapportant ensuite le compas sur la règle. Cette dernière mesure est généralement plus large que la première; ces deux mesures suffisent pour commencer à débiter le bois destiné aux arçons.

Nous venons de voir que la structure de l'arçon de la selle japonaise est composée d'éléments en bois, quatre parties principales, qui doivent être taillés, ajustés et fixés ensemble. Le travail du bois compte parmi ces vieux métiers où les artisans japonais excellèrent de tous temps comme l'évoque Wolfram Graubner, dans son remarquable ouvrage consacré aux *Assemblage du bois – L'Europe et le Japon face à face*⁶⁰ :

« Dans la tradition religieuse du Shinto, le bois était travaillé avec la minutie de la métallurgie et les surfaces dégrossies avec une précision à peine imaginable. »

⁵⁹ LEBRUN, M. *Manuel complet du bourrelier et du sellier*, Librairie encyclopédique de Roret, Paris 1833, p. 128.

⁶⁰ GRAUBNER Wolfram, *Assemblage du bois – L'Europe et le Japon face à face*, Editions VIAL, 2002.

Le japonais ne polit pas le bois qui pourrait alors perdre son brillant naturel. Les surfaces, travaillées en soulevant des copeaux minces comme une feuille de papier et sans déchirure sur toute la longueur du bois, sont en effet de meilleure qualité et plus résistantes que les surfaces polies, les fibres n'étant pas endommagées par le rabotage et le fendage. L'artisan japonais est aussi à l'aise assis ou agenouillé que debout - c'est avec les pieds qu'il maintient en place la pièce à travailler (**Annexe III- Illustration 4**) – et la force ne joue aucun rôle dans ses gestes. Il dirige scie et rabot vers son corps et non pas en sens inverse comme l'euro péen. Cette technique, moins puissante, permet avec un bon entraînement une plus grande précision dans le sciage et le travail des surfaces.

Durant l'Ancien Régime (1573 à 1868), le fer moir japonais (**Annexe III- Illustration 3**) - ciseau à bois à deux biseaux – fut l'outil le plus usité pour la fabrication des assemblages de bois. Les outils du menuisier et également du charpentier bénéficient de la grande maîtrise des techniques de forge et notamment du forgeage à froid, permettant d'en prolonger la durée. Ces outils coûteux étaient traditionnellement transmis de père en fils et entretenus avec le plus grand soin.

Les éléments de bois de l'arçon de selle, après avoir été taillés à la bonne cote, doivent être assemblés ; c'est à dire relier les surfaces de contact après leur avoir donné une forme appropriée. Pour ce faire, la répartition des charges devait être étudiée avec soin afin de choisir le type d'assemblage le plus approprié parmi les quelque six cents formes connues.

La qualité du bois utilisé, comme nous l'avons dit, généralement du chêne rouge, *kashi*, joue un rôle déterminant ainsi que le comportement variable du bois selon son emplacement dans le tronc. Les arçons de selle étudiés montrent que le

choix s'est porté, avec une belle constance au fil du temps, sur la queue d'aronde avec entaille à mi-bois que les japonais appellent l'« assemblage à doigts », *Komite-Tsugi*, permettant de fixer des planches à un angle quelconque.

Il restait un dernier problème à résoudre pour l'artisan menuisier, à savoir assurer la contradiction rigidité/ souplesse de l'ensemble de l'arçon. En effet, l'arçon qui assure mécaniquement la liaison cheval-homme doit être rigide, mais pas trop, afin de conjuguer les mouvements pas toujours en phase du dos du cheval et de l'assise du cavalier.

Les techniques classiques de charpente-menuiserie telles le coin, la languette ou la clef, ainsi que d'ébénisterie, la colle d'os, n'ont donc pas été retenues car très certainement trop rigides. Si une contrainte ne peut être absorbée, elle brise le point faible, qui dans notre cas est la queue d'aronde.

Comme l'illustre la photo ⁶¹ ci-contre, faite lors de la restauration d'une selle par Émilie Blanc, une technique singulière a été mise en œuvre, l'assemblage des quatre pièces de bois est réalisé par un système de cordage (fibres naturelles très solides ou des lacets de cuir) passant par des trous percés judicieusement dans le bois.



© E. Blanc, DMG16661, Musée des Confluences, Lyon, 2007

⁶¹ <http://eb-artrestauration.e-monsite.com>.

Cette solution assure la rigidité de l'ensemble tout en permettant un léger jeu pour absorber les contraintes. Ainsi en rendant possible une flexion ou une torsion de la selle sous l'effet du mouvement du cheval, son dos est protégé d'une rigidité trop grande. Par ailleurs, l'arçon reste facilement démontable et réparable.

La sophistication de ce type d'assemblage a même été poussée pour certaines selles, telle la selle *kingindei-e* (**Fig. 7**), jusqu'à dissimuler à la vue les extrémités des planches d'assises qui dépassent généralement et donc de leurs cordages.

C- Chausson de sabot

Dans les premiers temps, les sabots des chevaux n'étaient pas protégés par des fers. Ceux-ci ne furent adoptés qu'au cours du XVIII^e siècle après que les textes hollandais, circulant à travers l'archipel, eurent répandu la connaissance de cette technique européenne. À la place des fers, les chevaux portaient des sortes de sandales protectrices en paille de riz assez semblables à celles des samurais, *waraji*.

Comme les fers européens, on peut trouver deux utilités à ces protections : d'abord pour que le cheval ne se fasse pas mal car si ce dernier marche sur des cailloux pointus à « sabots nus », il peut se blesser la sole (sous le sabot) comme pour nous cette semelle le protège donc.

Mais ce n'est pas l'unique raison : à l'état sauvage, l'usure du sabot est normalement compensée par la pousse de la corne ; le sabot s'use aussi vite qu'il ne pousse. Dès lors que le cheval est en captivité et est travaillé, la corne du sabot s'use plus vite qu'elle ne pousse. Les semelles/chaussures permettent vraisemblablement de freiner cette usure « anormale », qu'un cheval sauvage ne rencontre pas habituellement.

Nous pouvons aussi imaginer que cela réduit le bruit que faisaient les chevaux en villes, au contraire des fers en Europe ! La ferrure n'est d'ailleurs apparue qu'au Moyen-Âge en Europe et nous pouvons comparer les chaussons japonais à l'hipposandale romaine, très semblable: de jonc ou de sparterie, plus tard de fer, elle chaussait les pieds des chevaux avec des lanières entourant le sabot et le paturon, passant par des boucles pour la maintenir en place; elles s'usaient vite et le système d'attache laissait à désirer⁶².



Détail d'une estampe de Yoshikatachi, époque Edo.

Nous pouvons voir la similitudes entre les waraji du personnage et les sandales du cheval.

©equinst.go.jp

Il est probable que les pertes de ces chaussons étaient nombreuses, de plus le matériau est périssable ce qui limite son observation. Pour une raison que nous ignorons, on le retrouve peu dans les représentations ce qui ne facilite pas son étude.

⁶² SAUREL, Étienne, *Histoire de l'équitation, Des origines à nos jours*, Christian de Bartillat, 1990.

Une voyageuse anglaise, Isabella Bird, écrivit en 1878⁶³:

« Les chaussures de paille fixées avec de petits brins autour des paturons du cheval sont de véritables calamités. Les " lacets " se défont sans cesse, et les chaussures s'usent en seulement Deux ri [4 km] sur sol tendre et en moins d'un sur sol dur. Elles conservent aux pieds une telle douceur et élasticité que les chevaux ne peuvent plus marcher sans et se mettent à trébucher dès que la semelle devient mince. [...] Quatre chaussures accrochées à la selle, sont d'abord trempées dans l'eau puis fixées aux pieds du cheval à grand renfort de gestes destinés à amadouer l'animal, qu'on surélève ainsi d'un peu plus de deux centimètres. »

C'est une citation que l'on peut mettre en rapport avec celle de Luís Fróis dans son ouvrage, *Européens & Japonais, Traité sur les contradictions & différences de mœurs*⁶⁴, rédigé en 1585, dit au chapitre VIII, *Les chevaux*:

« Nos chevaux sont ferrés avec des fers et des clous ; au Japon, aucunement, et on leur met des chaussons de paille qui ne durent qu'une demi-lieue.

Chez nous les valets d'ordonnances vont devant en tenant le licou ; au Japon, selon les chemins, ils vont chargés de chaussons de paille pour les chevaux. »

⁶³ *Armure du guerrier, armures samourai de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, 2011, p.87.

⁶⁴ FRÓIS, 1585, p.59.

Ces sandales de paille, bien que laborieuses d'utilisation du point de vue européen de l'époque de Luís Fróis, ont sans doute joué un rôle dans le développement des réseaux de transports et des relais de poste de l'archipel.

D- Protections

Il n'est pas dans notre but de nous intéresser aux armures de chevaux mais seulement au harnachement que nécessite la monte. Cependant, il nous semble important de citer l'existence de protections telles que les armures de cheval, *umayoroï* dont l'une d'elle à été très bien étudiée et analysée par Émilie Blanc dans son mémoire⁶⁵. Au sein de ces éléments qui ont pu être mis en place afin de, normalement, protéger le cheval surtout lors de batailles, nous souhaitons nous intéresser plus particulièrement aux chanfreins, *bamen*, un masque placé sur le devant de la tête du cheval. Par analogie, cet élément est aussi nommé chanfrein, terme qui désigne dans la morphologie du cheval, la partie de la tête allant de la ligne des yeux à la région nasale.

C'est un objet très intéressant, car nous le trouvons dès l'époque Kofun, c'est-à-dire avec les premières traces de harnachements. Des chanfreins en bronze de l'époque Kofun et semblables à ceux employés en Corée, ont été exhumés de tumulus et semblent avoir été conçus pour protéger le cheval pendant les batailles. A cette époque les *bamen* étaient réalisés en fer repoussé comme nous pouvons le voir sur le chanfrein, ci-contre, retrouvé dans le



Masque, bamen, de cheval japonais, Ve siècle, retrouvé dans le tumulus Ôtani, préfecture de Wakayama au Japon.

©kyuhaku.jp

⁶⁵ BLANC, 2007.

Kofun Ôtani de la préfecture Wakayama au Japon. Il devait être équipé d'une protection de l'encolure que nous n'avons plus. Néanmoins nous pouvons voir que la plaque de métal épouse les formes de la tête du cheval, il y a des ouvertures au niveau des yeux et de larges demi-tubes pour les narines du cheval. En haut, la plaque remonte de manière verticale devant les oreilles du cheval.

Lors de cérémonies à l'époque Nara, au sanctuaire Kamo au Nord-Est de Kyôto, les chevaux portaient des masques en argent mais l'utilisation de ces différents types de chanfreins ne perdura pas et ce n'est qu'à l'époque Momoyama que nous retrouvons des indices de leurs utilisations⁶⁶, surtout lors de défilés militaires.

En dépit de leur absence entre la période Nara et Momoyama, nous avons dans notre corpus une pièce de l'époque Kamakura, XIII^e siècle, qui peut s'apparenter à un chanfrein. Il s'agit de l'ensemble de harnachement (**Fig. 10**) conservé au Tamukeyama-jinja de la préfecture de Nara. Sur le support de présentation nous pouvons voir au niveau de la tête une « face » en bronze extrêmement plate. Cet aspect aplati nous a tout d'abord fait penser que cet élément n'était pas utilisé, en effet il ne s'adapte pas du tout à la morphologie de la tête du cheval.

L'ensemble associé à ce masque est un équipement dit *kara-kura*, originaire de Chine, ce type s'est répandu au Japon dès la fin de l'époque Nara (fin du VIII^e siècle). Les *kara-kura*, étaient essentiellement utilisés pour des cérémonies ou des festivités à caractères religieux, particulièrement shintoïstes. Ils pouvaient également être employés sur les chevaux accompagnant l'Empereur. Nous pouvons voir sur cet équipement (**Fig. 10**) des éléments fonctionnels richement décorés, accompagnés d'accessoires simplement décoratifs. Le masque ne

⁶⁶ *Armure du guerrier, armures samouraï de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller*, 2011, p.87.

présente aucune courbe, s'il était utilisé ce devait être durant un temps court ou dans une situation limitant les frottements qui auraient pu blesser le cheval : à l'arrêt ou au pas, pour des parades ou cérémonie... Le premier masque d'époque Kofun aurait pu avoir une fonction militaire par sa forme adaptée à la tête du cheval, néanmoins, le même problème de frottements se pose.

Nous pouvons distinguer deux types de *bamen*, ceux en fer, qui semblent rare, surtout pour les époques plus récentes et ceux en bois, cuir, ou même papier mâché, ces derniers étant généralement richement ornements. Par ces matériaux nous pourrions conclure que les uns, en fer, protégeaient mieux la tête du cheval, les autres étant plus fragiles et généralement plus précieux, ayant eux servi pour des parades.

Néanmoins, comme le remarque fort justement Émilie Blanc, reprenant les propos de Carolin Reimers⁶⁷, le fait que ces masques soient considérés en tant que « panoplie de défense » pour des usages militaires est peu crédible. En effet ces derniers, parfois très précieux auraient été considérablement endommagés, dans les batailles. En outre, un tel masque aurait été très gênant pour le cheval et aurait pu être pour lui une source de stress supplémentaire ; le cheval étant naturellement craintif. Les marques d'usures montrent néanmoins une utilisation certaine de ces masques. Émilie Blanc, comme Carolin Reimers, supposent donc que « *ce type d'équipement devait avoir uniquement une fonction décorative et qu'il devait être utilisé lors d'occasions solennelles, parades et cérémonies, tant profanes que religieuses* ».

⁶⁷ BLANC, 2007, p. 71.

Ces masques n'auraient donc pas de réelles fonctions de protections physiques. Cependant nous pouvons faire observer qu'il peut y avoir d'autres formes de protection : par exemple, les parures pour chevaux, telles que les couvertures ont le rôle de protéger les bêtes contre les insectes, mais parfois, comme d'autres éléments de harnachement, leurs motifs revêtent un sens magique : celui de défendre les chevaux contre les êtres maléfiques. Ainsi, le culte du dieu-singe, protecteur des chevaux, a inspiré de nombreux motifs comme sur cette parure, reproduite ci-dessous, en forme de T dont les longs pans retombent sur les flancs. Cette parure figure de chaque côté, deux singes dont l'un dérobe une branche de litchi et l'autre ramasse une pêche dans la rivière. Leur présence est donc apotropaïque : ils sont là pour détourner les influences maléfiques de la monture.



Détail de tissu tsutsugaki, ci-dessous.



Tissu recouvrant la croupe d'un cheval (shirigake), motif de Singes attrapant des pêches, Japon, toile de coton, tsutsugaki, date inconnue, 68,2 x 157,2 cm, collection privée.

© Musée national des arts asiatiques Guimet.

Nous pensons que la protection apotropaique des masques a également une grande importance. En effet, ces chanfreins représentant des têtes d'animaux effrayants, souvent des dragons, permettaient, d'impressionner l'ennemi ou la population, mais peut-être aussi, comme le dieu-singe, d'offrir une protection supplémentaire aux chevaux, signe de leur importance. Outre la protection, ces différents symboles peuvent porter chance, à l'image des tortues *minogame* qui peuvent apparaître sur les équipements, comme sur la selle *kame-maki-e* (**Fig. 24**) : une tortue qui à atteint 100 ans possède une queue, une tortue qui a atteint l'âge de 1000 ans en possède 10, c'est donc un animal de bon augure censé apporter 10 000 ans de bonheur.

Conclusion

L'équitation, ne se résume à « monter sur un cheval », et certains diraient « et à y rester », la réalité est bien plus complexe. Monter à cheval ce n'est pas qu'une seule et simple opération. D'autres éléments, comme les contextes, sont à prendre en considération.

L'aspect « œuvre d'art », surtout pour les parties de l'équipement qui sont bien souvent laquées, en est un également mais il relève d'une autre problématique que nous n'avons pas abordée, à savoir : comment sont ornés et décorés ces objets ; comment ces objets peuvent-ils faire partie d'un ensemble d'ornement plus vaste ?

Nous avons, au contraire, souhaité faire une enquête plutôt archéologique : s'interroger sur les usages de la selle et de ses accessoires pour le harnachement du cheval au Japon. Nos questions ont porté sur les utilisations, les raisons à l'origine des conceptions, et les réponses aux attentes.

La finalité est la mise en perspective du développement technique d'un certain équipement. Dans cette optique, que ces accessoires coûtent chers et qu'ils soient décorés de telles ou telles manières, semble avoir peu d'importance. Nous voyons cependant que nous avons à faire à des objets qui ont une valeur intrinsèque et qu'il faut les replacer dans leur contexte pour expliquer précisément cette valeur. Ainsi, il pouvait arriver qu'une selle laquée atteigne un prix supérieur

à celui de la monture, alors même que le cheval était déjà un bien rare et cher, un signe de richesse à la fois en raison de ses qualités mais également de son coût d'entretien.

Notre étude, étant donné l'ampleur du sujet traité, notamment par la longue période de temps envisagée, s'avère trop brève pour approfondir certains thèmes méritant une recherche indépendante. Nous pensons en particulier aux manifestations contemporaines à cheval, soit religieuses soit d'adresse (*yabusame*), de l'art équestre dans cette société moderne qui aime à se remémorer et à entretenir avec un grand sens du détail ses traditions ancestrales.

Table des matières

Remerciements	iv
Introduction	1
Démarche	2
CHAPITRE 1 Objet de l'étude et son contexte	5
I- LE CHEVAL AU JAPON	6
A- Son arrivée au Japon.....	6
B- Ses origines du continent asiatique	10
C- Évolution du cheptel Japonais.....	14
D- Une discipline d'élite ?.....	17
II- LE HARNACHEMENT	23
A- Présentation du corpus.....	23
B- Le harnachement type.....	29
CHAPITRE 2 La Monte	36
I- MONTER	38
A- Les étriers.....	38
B- La selle	44
II- MISE EN AVANT	49
A- L'assiette et le rôle de la selle.....	49
B- Question d'allure.....	53
III- DIRECTION / FREIN.....	57
A- Mors.....	58
B- Rênes	65
C- L'absence de muserolle.....	68
CHAPITRE 3 Ergonomie	71
I- CAVALIER	73

A- Confort & mouvements	73
B- Forme et matériaux.....	78
C- Vêtements du cavalier	82
II- CHEVAL.....	84
A- Le poids	84
B- Structure de la selle	86
C- Chausson de sabot.....	90
D- Protections.....	93
Conclusion	98
Bibliographie	102
Autres sources	107

Bibliographie

Armes et Armures du Japon ancien, Musée Cernuschi, 6 décembre 1979- 3 février 1980.

Armure du guerrier, armures samouraï de la collection Ann et Gabriel Barbier-Mueller, Catalogue d'exposition, Paris, Musée du quai Branly, 2011.

BARBIERI-LOW, Anthony J., *Wheeled vehicles in the Chinese Bronze Age (c. 2000 - 741 B.C.)*, Sino-platonic papers, 2000.

BEASLEY, William Gerard, *The Japanese experience : a short history of Japan*, University of California Press, 1999.

BLANC, Émilie, *Umayoroi - Les armures de cheval japonaises : Projet de conservation-restauration et d'exposition*, Musée des Confluences, Lyon, dirigé par M. GIOCANTI/ M. COUTANCIER/ Mme EMMONS, Département Conservation-Restauration d'œuvres peintes, Ecole Supérieure d'Art d'Avignon, 2007.

BRAGER, Émile, *Technique du voyage à cheval*, Nathan, 1999.

BRAUNSTEIN, Florence, *Âge des héros, âge des guerriers - Géographie sacrée et corporelle du guerrier japonais avant l'ère Meiji*. L'Harmattan, 2005.

CARAYON, Agnès, *La Furusiyya des Mamlûks, une élite sociale à cheval (1250-1517)*, dirigée par Sylvie Denoix, Thèse de doctorat d'Histoire (Monde Arabes, Musulman et Sémitique), Université de Provence Aix-Marseille I, 2012.

CARRE, Guillaume, *Les statuts sociaux au Japon*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2011.

CLEARY, Thomas F, *L'âme du Samouraï*, Monaco, Edition du Rocher, 2007.

COLLECTIF, *Le Cheval dans l'art*, Citadelles & Mazenod, 2008.

COLLECTIF, *Nihon Bagu Taikan, Comprehensive catalogue of japanese horse trappings*, Volumes I, II, III, IV, Japon, ed. Japan Racing Association, 1991.

COMMISSION IMPERIALE JAPONAISE, *Le Japon à l'exposition universelle de 1878. Deuxième partie - Art, éducation et enseignement, industrie, productions, agriculture et horticulture*, publié sous la direction de la Commission impériale japonaise, Paris, 1878.

CONLAN, Thomas, D., *Samourai : techniques de bataille et armement du XIII^e au XIX^e siècle*, Editions Du May, 2010.

DE LAPEYRERE, P., *Le Japon militaire*, E. Plon et cie, 1883.

DELOCHE, Jean, *Le cheval et son harnachement dans l'art Indien*. Coédition Caracole / Ecole Française d'Extrême Orient, 1986.

DEMOULE, Jean-Paul, *Archéologie et patrimoine au Japon*, Edition de la maison des sciences de l'homme, 2008.

DENES, Laurence, *L'Age du Fer dans le sud-ouest de la péninsule coréenne d'après les données archéologiques*, Arts asiatiques. Tome 55, 2000, pp. 120-136.

DIGARD, Jean-Pierre, *Une histoire du cheval, art, techniques, société*, Actes Sud, 2004.

DU PIN, Colonel d'état-major, *Le Japon : mœurs, coutumes, description, géographie, rapports avec les Européens*, Arthus Bertrand, Paris, 1968.

EGAMI, Namio, *Equestrian nation-state – approach to Japan ancient history (Chukoshinsho)*, Paperback Bunko, 1991.

FAIRLEY, John, *Chevaux, Anthologie de l'art hippique de la préhistoire au XXe siècle*, Editions Abbeville, 1995, p. 40, 42.

FRÓIS, Luís, *Européens & Japonais, Traité sur les contradictions & différences de mœurs*, Japon, 1585.

GONSE, Louis, Catalogue de l'exposition rétrospective de l'art japonais, organisée par M. Louis Gonse, Impr. de A. Quantin, 1883.

GRAFF, David, *Medieval Chinese Warfare 300-900 (Warfare and History)*, Routledge, Royaume-Unis, 2002.

GRAUBNER Wolfram, *Assemblage du bois – L'Europe et le Japon face à face*, Editions VIAL, 2002.

HEARN, Lafcadio, *Le Japon*, Paris, Mercure de France, 1993.

HERAIL, Francine, *Gouverneurs de province et guerriers dans les Histoires qui sont maintenant du passé*, Collège de France, Paris, Institut des Hautes Etudes Japonaises, 2004.

HERRIGEL, Eugen, *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Collection l'Être et l'Esprit, Devry, 1998.

HOUËL, Ephrem, *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre, depuis les plus anciens jusqu'à nos jours*, 2 vol., Paris, Bureau du journal des haras 1848 et 1852.

IHARA, Saikaku, *Du devoir des guerriers*, Paris, Gallimard, 1992.

IMAMURA, Keiji, *Prehistoric Japan : New Perspectives on Insular East Asia*, University of Hawaiï Press, 1996.

INAZO, Nitobé, *Le Bushido : l'âme du Japon*, traduction française de Charles Jacob, Payot, Paris, 1927.

KIDDER, J. Edward, *The archaeology of the Early Horse-Riders in Japan, The Transactions of the asiatic Society of Japan*, 3rd series, Kenkyusha Printing Company, 1985.

L'EPERON, *La Chine ne découvrira pas l'équitation au JO*, Hors-série Eté & Vacances 6776, n°11, paru le 17 juillet 2008.

LAVIGNE-KURIHARA, Dominique, *Histoire fantastique du temps jadis*. Arles, Picquier poche, 2004.

LEBRUN, M. Manuel complet du bourrellier et du sellier, Librairie encyclopédique de Roret, Paris 1833.

LOIACONO, Florent, *Ninja et yamabushi*, Noisy-sur-Ecole, Budo édition, 2006.

MISHIMA, Yukio, *Le Japon moderne et l'éthique samouraï*, Paris, Gallimard NRF, 1985.

MIYAMOTO, Musashi, *Traité des cinq roues*, traduction intégrale et épilogue par M. et M. Shibata, Paris, Albin Michel, 1983.

NAOKO, Matsumoto, *Coexistence and cultural Transmission in East Asia*, Left Coast Press, 2012.

OUTRAM, Alan K., *The Earliest Horse Harnessing and Milking*, magazine science, vol. 323, p. 1332-1335, 6 mars 2009.

RENONDEAU, Gaston, *Histoire des Moines Guerriers du Japon*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.

ROTERMUND, Hartmut, O., *Religions, croyances et traditions populaires du Japon*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000.

SAUREL, Étienne, *Histoire de l'équitation, Des origines à nos jours*, Christian de Bartillat, 1990.

SAUREL, Étienne, *Le cheval. Équitation et sports hippiques*, Larousse, 1968.

SIEFFERT, René, *Contes de Yamato*, Paris, Publications orientalistes de France, 1979.

SIEFFERT, *Supplément aux contes d'Uji*, Paris, Publications orientalistes de France, 1986.

TAIRA, Shigesuke, *Code d'honneur du samouraï*, Monaco, Alphée, 2005.

TKACENKO, Irina Dmitrievna, *Riding horse tack among the cattle-breeders of Central Asia and Southern Siberia in the first and second millennia CE*, Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines [En ligne : emscat.revues.org], 2010.

TOURRE-MALEN, Catherine, *Femmes à cheval. La féminisation des sports et des loisirs équestres : une avancée ?* Belin, Paris, 2006.

Autres sources

bajutsu.com : Yoseikan, équitation militaire.

clickjapan.orp : climat, faunes & flore, les chevaux japonais.

eb-artrestauration.e-monsite.com : Site de Émilie Blanc, spécialisée dans la conservation et la restauration ayant travaillé sur une armure de cheval qui sera exposée dans le futur Musée des Confluences de Lyon.

emscat.revues.org : *Riding horse tack among the cattle-breeders of Central Asia and Southern Siberia in the first and second millennia CE.*

emuseum.jp : regroupe les Trésors nationaux et Biens culturels importants conservés par quatre musées dépendant de l'institut national pour l'héritage culturel: les musées nationaux de Tôkyô, Kyôto, Nara et Kyûshû.

english.gimhae.go.kr : *Gaya History & Culture, Harness.*

heritageofjapan.wordpress.com : *when did horses arrive in Japan ? When were they domesticated ?*

korea.net : *Museum spotlights ancient Gaya Confederacy.*

mon-cheval.fr : mors et filet du cheval.

munmu.fr : *Une histoire des Arts Equestres, librement traduit du site Chunghongdang.com*

saddlefitting.fr : *Le saddle fitting, enjeux et place au sein d'un système holistique*
– Dr Joyce Harman, 15 Juin 2013.

unesco.org/archives/multimedia : Visions d'un peuple à cheval : l'ensemble des tombes de Koguryo.